



NS CE NUMERO :

**LES SŒURS PAPIN :  
UN CRIME SANS MOTIF**

PHOTO M.V.E.



# Minotaure

Motifs du Crime Paranoïaque

par JACQUES DEQUELLE

LE CRIME DES SŒURS PAPIN

*Un drame terrible, de ce  
se respire au jour.*

On se souvient des circonstances horribles du massacre du Mans et de l'émotion qui prévalait dans la conscience du public le mystère des motifs des deux meurtrières, les sœurs Christine et Lea Papin. A cette inquiétude, à cet intérêt, une information très ample des faits répondit dans la presse et par l'organe des esprits les plus avertis du jour

se déclenche très vite, et sur la forme de l'article il est difficile d'admettre une autre version que celle qui ont donné les sœurs, à savoir qu'elle fut soudainement, portée d'embolie au paroxysme de la fureur, chacune s'empara un adversaire la traîna vivante les yeux des orbites, fait inscrit, a-t-on dit, dans les annales du crime, et l'assomoir, Paris, à

Lors de la creation de cette piece  
un critique theatral faisait la remarque  
que les bonnes veritables ne parlent pas  
comme celles de ma piece :

Qu'en savez-vous ?  
je pretends le contraire,  
car si j'etais bonne  
je parlerai comme elles.

Certains soirs.

Jean Genet  
Comment jouer les bonnes

Documents rassembles et presentes par J. Ali ► uch

## Exorbitantes sceurs Papin

11 v a aujourd'hui tout juste un demi-siecle, defrayait la chronique !  
Incomprehensible double meurtre, au Mans, le 2 fevrier 1933, de  
Madame Lancelin et de sa fille. victimes de la quadruple main des sceurs  
Papin, leurs bonnes.

Quelques details, vice divulgues, avaient suffi pour qu'on n'ait pas pu  
eviter, cette fois, de reconnaitre dans le fait divers un evenement  
symboliquement inassimilable. irreductible a quelque raison etablie :  
outre le doublet redouble, deux criminelles — deux victimes, les yeux de  
ces dernieres arraches de leurs orbites, les cuisses marquées d'entailles  
— elles disent : *d'encisures* — au couteau comme on en voit Sur le  
pain des boulangers ecrira sans sourciller un chroniqueur), le sexe de  
la jeune fille &voile et, pour finir, cette sorte de tranquilite oil les deux  
sours, apres avoir tout hien nettoye, se disent simplement Tune a  
l'autre, au moment de se mettre au lit : 4 Eh hien En voila du  
propre I

La chronique avait donc raison. *le ens* ne pouvait pas rester sans din,  
Appele a la rescousse, le savoir de la maladie mentale se trouvait en  
difficulte. Certes, on a dispute si le fait relevait de sa competence ; mais  
comment ne pas remarquer surtout qu'une reponse positive (Lacan  
contribuera a l'asseoir) le mettait a cette place deja singuliere d'etre un  
cas de folie simultanee — de ca... on *en* avait vu d'autres... ' — mais

1. On pourra consulter dans *Littoral* 3/4 + *L'assertitude paranoiaque* , le dossier  
etabli par E. Porge pour v lire comment la question de la folie a deux, en convoquant la  
conjecture (rune communication de la folie, met en question l'operation de sa prise en  
compte en tant que maladie mentale.



remarquable foncierement d'être, quasi unique dans les annales, un cas de *passage a l'acte simultane*.

La singularite de la chose laisse entrevoir son exemplarite dans la structure.

Est-ce de n'être jamais parvenue jusqu'à *faire litiere*<sup>2</sup> que sa Lettre s'est trouvee reprise mais par d'autres, mais ailleurs que IA oh elle flit d'abord jugee ? A simplement evoker, plus de dix ans apres, *les bonnes h* de Genet on admettra que cette reprise n'a pas ate limit& aux seuls lieux oh le savoir du pathomental, en se questionnant, achevait de se constituer, mais qu'elle a ate le fait de certaines productions esthetiques, comme si les secondes allaient pouvoir rattraper ce dont les premieres ne parvenaient pas a se saisir.

• Sorties tout armees d'un chant de Maldoror... ecrivaient, des mai 1933, Eluard et Peret. Les soeurs Papin auraient-elle ainsi une place par avance assignee ? Il faut croire que pour *Le surrealisme au service de la revolution* la chose n'etait pas ainsi close puisque la derniere page de ce meme cinquieme numero<sup>3</sup> offre le double double portrait reproduit ci-contre.

Avant/apres, telle serait. dite en images, la transformation resultant de (effectuation du passage a l'acte).

Les surrealistes accusent le couvent oh les sceurs, en effet, furent eduquees. Mais it ne suffit pas d'être sceurs et bonnes pour que quoi que ce soit qui vous arrive se resolve en ce qu'endossent — tout au mnoins a ce qu'on suppose — les bonnes sceurs. Et meme si cette explication par le couvent se trouve etayee par le • *Monument a D.A.F. de Sade* de Man Ray, c'est un trop facile raccourci que d'imaginer apres coup que le coup n'a ate que parce que, la plus qu'ailleurs, les choses, parfois, couvent'. C'est surtout le clivage, dans ce numero retnarquable, entre



2. Sur ce faire litiere •, cf. Lacan • Lituraterre ., in *Litterature*, re 3, octobre 1971, Larousse ed.

3. La collection complete est disponible, rieditee par les coins de Jean-Michel Place, Paris, 1976.

4. Joliment, ce tableau de Man Ray et le portrait des deux sceurs se trouvent dans la revue sur une meme feuille et donc dans un rapport de recto/verso.

une explication écrite et une autre imagée qui fait signe de ce que le cas n'en a pas fini de provoquer à parler.

Est-ce un hasard si le texte qui prend acte du massacre pour les surréalistes est estampillé d'une double signature ? On pourrait le croire si de tels doubles ne pullulaient autour du double crime. Cette contagion, incontestablement, en même temps qu'elle en fait partie, dit quelque chose du cas.

Dans Paris-soir le texte de référence, celui sur lequel Petude de Lacan prendra appui, est écrit par les frères Tharaud<sup>5</sup>. Deux frères pour deux sceurs Mais il y a plus. Maltraitant les conventions orthographiques les plus élémentaires, Paris-soir & Tit Notre envoyé spécial, Jérôme et Jean Tharaud ce que confirmera, quelques mois plus tard, le texte de Lacan qui parle à propos des deux frères de l'organe (au singulier) des esprits (au pluriel) les plus avertis du journalisme<sup>6</sup>. Le problème a d'ailleurs franchi le seuil des portes de l'Académie Française où on a bien failli de pouvoir loger dans un seul fauteuil cet écrivain à deux corps, et qui n'a écrit jamais que Je s, se résoudre à en libérer deux. Ce romancier prolixe a dédié son premier ouvrage, *Le colporteur débile* (Lucile de Chateaubriand qui mourut d'avoir aimé son frère) On le voit, le complexe fraternel comme Lacan dans le temps même où il le mettra au cœur de la paranoïa, travaille ces deux lits. N'ont-ils pas dit alter jusqu'à écarter leurs prénoms d'enfants frères. Ernest et Charles, en recevant de Peggy les deux prénoms de Jérôme et Jean pour mettre en œuvre cette règle du Je comme la nomme Yvonne Foubert-Daudet, dont la mise en pratique a contribué à ce qu'on reconnaisse leur témoignage sur les sceurs Papin, comme une parole de vérité ?

Le témoignage dépend de la position subjective du témoin. On sait que Lacan a tenu la une des règles sur lesquelles se fonde la mise à l'épreuve de la passe du psychanalysant au psychanalyste. N'est-ce pas du vif de ce complexe fraternel que les frères Tharaud, en témoignant de l'acte des sceurs Papin, se trouvent conduits à défendre auprès de leur public, la valeur même de la validité du témoignage indirect ?

\*\*\*

5. Cf. Y. Foubert-Daudet, *La règle du Je*, ed. Eres, Toulouse, 1982. À la page 43 de cette étude sont rassemblés les cas qui, à cette époque, incarnent la dissociation de l'auteur et de l'individu : Les Goncourt certes, mais aussi Colette avec Gauthier-Villars, Paul et Victor Marguerite, les frères Rosny, Erckmann avec Chatrian.

6. L'étude de Lacan est reprise dans la suite de sa thèse rééditée au Seuil en 1975.

7. Cf. ici le titre de leurs articles, exclusivement centré sur ce point.

Reprenant le fil du témoignage des frères Tharaud, sollicité par les surréalistes qui, rendant compte de la thèse sur la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité • dans ce même numéro cinq du *surréalisme au service de la révolution* 3, en appellent à une relève de Freud (Crevel termine son compte-rendu par : r Mais quel jeune psychanalyste (sic) prendra la parole ? • ), Lacan confirmera ce centrage de la question de la paranoïa sur le problème du double.

1) Son travail vise à démontrer que sa conception de la paranoïa explique, d'une façon plus satisfaisante r le parallélisme criminel des deux sœurs •<sup>8</sup> qui est donc bien posé ici comme velle même qu'il y a lieu d'expliquer.

2) Du témoignage du Dr Logre<sup>9</sup>, il retient principalement le terme de couple psychologique

3).11 conclut en disant que . Le `mat d'être deux' dont souffrent ces malades ne les libère qu'à peine du mal d'être Narcisse.

Mais surtout le crime des sœurs Papin le provoque à préciser, au-delà de la thèse, sa conception de la paranoïa. Si seul le statut *d' image* de la persécutrice (encore une sœur, celle d'Aimée) permet de comprendre comment l'amour narcissique dont elle a été l'objet reste si proche et pourtant hors de portée de la persécutée, si seul, l'expérience le montre, le passage à l'acte peut renouer avec cet amour, c'est des tors comme fixe à cette image d'un objet choisi • comme le plus semblable au sujet qu'il situe le Moi du paranoïaque.

On voit ici, qu'au regard de l'invention du stade du miroir qui va être formulée peu après, déjà, comme disent les enfants. • nous billions .. Il suffira en effet, pour obtenir ce stade du Miroir de donner à cette fixation une valeur *constituante* pour que le Moi paranoïaque d'Aimée et des sœurs Papin vienne en la • structure paranoïaque du Moi de tout un chacun, vous et moi aussi bien ".

*Ces dames — les Bonnes et Madame — deconnaissent ? Comme moi chaque matin devant la glace* 10

Les textes publiés ci-après offrent donc le triple intérêt :

- 1) de présenter le cas des sœurs Papin,
- 2) d'être les documents sur lesquels s'est fondée l'étude de leur étude, par Lacan,
- 3) d'être, ainsi, une des déterminations majeures de l'invention du • stade du miroir

I

Le 29 septembre 1933, pressé d'en finir, le tribunal se réunit en séance de nuit. . Non, décidément, on ne devrait pas rendre ainsi la justice dans la fièvre des après-dîners et des digestions difficiles • écrira le chroniqueur de *L'œuvre* datée du lendemain.

Christine, condamnée à mort, mourut deux ans après dans un asile de Rennes, Lea, condamnée aux travaux forcés, fut libérée après huit ans de prison. On dit qu'elle a été par la suite bonne dans un grand hôtel. On dit aussi qu'elle est, aujourd'hui, une vieille dame.

8. Cf. Lacan, {De la psychose..., op. cit., p, 395.

9. Le Dr Logre a aussi examiné la Marcelle C. des • Ecrits -inspires" b, cf. {De la psychose paranoïaque..., op. cit., p, 367.

10. J. Lacan, id., p. 396.

11. Pour une discussion développée de ceci, cf. Allouch, • Le discord paranoïaque b. n Littoral, 3/4.

12. Genet, *Les bonnes*, L'Arbalite ed., Décines, Rhône, 1976.

Paris-soir  
29 septembre 1933

## A la veille des Assises du Mans les mobiles du crime des sceurs Papin reslent obscurs

L'hypothese de la folie a ete rejete.e par les experts

Si elle recommence, avait dit autrefois Lea, apres une reprimande de sa patronne, je ne me laisserai pas faire..

(De notre envoye special Jerome et Jean 'Maraud)

\* \*

Le Mans la veille du proces des sceurs Papin. C'est demain que vient devant les assises de la Sarthe le proces des sceurs Christine et Lea Papin. Les faits sont d'une simplicité atroce. Je les rappelle brievement aux lecteurs de Parissoir.

Le 2 fevrier dernier, M' Lancelin, femme dun avoue du Mans, et sa fille M<sup>me</sup> Genevieve Lancelin agee de 28 ans rentrent vers six heures du soir chez elles. Elles trouvent, des l'antichambre, la maison dans l'obscurite.

En entendant arriver sa maitresse Christine Papin, l'ainee des deux servantes, descend avec un bougeoir soigneusement pose sur une assiette, en fille soigneuse qui ne peut pas laisser tomber de la bougie sur le parquet. Que s'est-il alors passe? Les deux sceurs, settles survivantes de la scene, racontent ce qui suit :

M<sup>me</sup> Lancelin demande pourquoi la maison est dans les tenebres. Christine, que sa sceur Lea vient de rejoindre, repond que le ter a repasser vient de se detraquer

encore (il s'etait déjà detraque la veille et on l'avait racommode le matin même) et qu'un plornb a sauté. Lancelin aurait eu alors un geste de colere. Elle aurait saisi le bras de Christine. Celle-ci aurait ete prise d'un acces de fureur qui se corruntunqua aussitOt a Lea.

D'un meme mouvement, sans s'être concertees, les deux sceurs se precipiterent l'une sur M<sup>me</sup> Lancelin l'autre sur sa fille, leur arrachent les yeux, les assoment et, quand leurs victimes sont inertes, vont chercher dans la cuisine un marteau, un couteau et achevent leur affreux carnage en faisant a leurs victimes, sur le ventre et les cuisses, des entailles comme on en voit sur le pain des boulangers.

Après quoi elles vont nettoyer avec sang-froid leur couteau, le remettre a sa place. Elles remontent dans leur chambre, se lavent, passent un peignoir propre, se couchent darts le même lit et se disent l'une a l'autre :

— Eh bien en voila du propre  
Elles se concertent sur les re-

## Exorbitantes saours Papin

ponses qu'elles vont faire tout a l'heure a la police quand on viendra s'emparer d'elles.

Tels sont, d'après les premiers aveux des meurtrières, les faits tels qu'ils se sont passes.

Nous voici a la veille du proces et on se demande encore comment on peut expliquer un drame tout ensemble si simple et si tenebreux.

La premiere idee qui se presente l'esprit est celle d'un drame de la folie. Mais, a en croire les rapports des experts, on ne releverait chez elles, ni chez leurs ascendants, aucune tare physiologique. L'une et l'autre sont deux honnetes fines qui faisaient fort bien leur service, qui ont toujours laisse une bonne impression dans les maisons on **elles** sont passees. Deux perles, disait-on dans la ville, on les enviait aux Lancelin.

Les experts mêmes repoussent l'idee d'un crime de folie momenta-née, comme on en constate parfois chez les ultra-nerveux. Les sceurs Papin etaient d'un temperament colerique, bien que cette colere ne se manifestAt jamais et elles ne laissaient pas voir une nervosite excessive.

D'autre pan, dans les cas de folie momentanee, on constate ordinairement des trous dans le souvenir de ce qui s'est passe pendant la crise. Or, les deux sceurs ont decrit très lucidement ce qu'elles ont fait durant la scene atroce.

Comment donc expliquer le crime s'il n'y a pas folie ? Voici l'explication que proposent les personnes qui croient que Christine Papin et Lea n'ont jamais perdu la tete.

## Servantes modeles

Les deux sceurs, je l'ai déjà dit, sont deux domestiques modeles. Leur pore, depuis longtemps, a plante la leur mere. De bonne heure it leur taut gagner leur vie. Elles entrent tres tot en condition. Cela leur parait tout simple. Ce ne sont pas des revoltees.

— Si le metier que nous faisons nous avait sernble humiliant, diront-elles, a plusieurs reprises, nous en aurions pris un autre.

L'une, l'ainee, 28 arts, est cuisiniere ; l'autre, 21 arts, est femme de chambre. Elles trouvent cela tout naturel. Jusque darts leur prison elles sont tellement habituees a une certaine politesse qu'elles ne parlent a leurs gardiennes qu'a la troisteme personne. Elles ne se plaigrtent pas non plus de la facon dont on les traite dans la tamale Lancelin.

— Madame, disaient-elles, etait exigeante dans le service mais on etait bien nourries. Nous avions l'electricite et le chauffage darts notre chambre. Si nous avions eu nous plaindre, nous serions parties.

Un morcean de papier  
par terre...  
Un fer a repasser  
qui se detracrne...

Entrons dans le detail. D y a trots *arts*, un jour que Lea venait de faire le ménage, M<sup>me</sup> Lancelin, passant derriere elle dans la piece, s'apercut que la bonne avait laisse trainer sur le tapis un morcean de papier tombe de la corbeille. M' Lancelin

appela Lea, la saisit par repaule gauche, et la pincant fortement la fit tomber sur un genou pour qu'elle rarnassat le papier. Apres quoi elle la laissa partir.

— Qu'elle ne recommence pas ou je me defendrai, dit le soir memo Lea a sa scour.

Elles ne parlerent plus de Vinci-dent. Lea a meme dit que le souvenir de ce petit fait etait sorti de sa memoire et n'y est revenu qu'apres le crime.

Sans doute elle l'avait oublie, **elle** le croyait, du moms, qu'elle l'avait oublie. Mais le souvenir de cette scene n'était-il pas resté quelque part profondement en elle darts ces regions ou s'agitent tant et tant de choses de nous-mêmes qui ne sont pas celles de la conscience claire?

Autre fait A noter et qui, celui-la, a precede seulement de quelques heures le drame et se confond presque avec lui.

La veille le fer a repasser s'etait, comme je l'ai dit, une premiere fois detraque. Avec leur exactitude de bonnes domestiques, les deux sceurs eprouvent une vive contrariete de ce contretemps qui vient les goner dans leur travail

Le lendemain matin, jeucli, jour du drame, Christine **s'empresse de** porter ce fer A l'electricien. Elle le rapporte repare et, dans l'après-midi, elles se mettent toutes les deux A repasser diligernment comme A leur habitude pour rattraper le temps perdu.

Or voici qu'i nouveau le maudit fer se detraque et fait sauter le plomb. Toujours en bonnes domestiques qui n'airnent pas perdre leur temps elles s'en irritent exactement de la meme facon que va s'en irriter

tout a l'heure M<sup>r</sup> Lancelin en rentrant. Peut-être que si elles avaient ate moms scrupuleuses domestiques, l'horreur qui allait suivre n'aurait jamais eu lieu. Elles sont déjà consternees de ce qui leur arrive et on leur fait encore des reproches.

Ce sont toutes les **deux des** esprits simples, tout A fait prinitifs. Je n'emploie pas ce mot dans un sens pejoratif mais au sens qu'il a quand on pane d'une societe primitive. Tout A l'heure dans leur

cite elles anacharent une importance excessive a cette histoire de fer a repasser. Et maintenant encore elles en attachent, helas, encore trop aux reproches qu'on leur fait. C'est l'ancienne histoire du bout de papier qui recommence. Du bout de papier que M<sup>r</sup> Lancelin avait force Lea de ramasser A genoux en la maintenant par l'epaule.

— Si **elle** recommence, avait dit Lea autrefois, je ne me laisserai pas faire.

Elle a recommence, cette pauvre M<sup>r</sup> Lancelin, dans son stupide agacement de maitresse de maison qui est disposee it faire une histoire de Tien du tout. Et Dieu sail s'il y a des M<sup>r</sup> Lancelin par le monde ! Elle a recommence et Christine ne s'est pas laisse faire. Qu'elle y ait songe ou non, le viel engagement que les deux sceurs avaient pris ensemble (car elles etaient sohdaies en tout et liees entre elles par une affection profonde sur la nature de laquelle on est mal renseigne), le viel engagement a été plus fort qu'elles. Il les a portees a agir avec la puissance d'un vceu, d'une resolution prise un

jour, une fois pour toutes dans les tenebres d'elles-mêmes.

Telle est l'explication a laquelle s'arrètent les personnes qui croient A l'entiere responsabilite des deux sceurs. Elles ajoutent que le drame est inhumain de partout. Inhumain en ce qui concerne les deux meurtrieres mais inhumain aussi en ce qui regarde les patrons. Cost entendu, dans la maison Lancelin, Christine et Lea n'etaient pas malheureuses, mais on a recueilli, dans les depositions, certaines phrases qui font reflechir. Celle-ci, par exemple, de M. Lancelin :

— Elles etaient polies. Mais on sentait que les observations seraient mal regues. Seulement comme leur menage etait parfaitement fait, nous patientions.

Nous patientions! quest-ce que cela veut dire puisque le menage etait parfaitement fait, pourquoi autait-on adresse des reproches ? Ce mot « nous patientions est extraordinaire. On aurait dit que l'excellent homme avait un regret de n'avoir pas d'observations

adresser a ses servantes. Comme on demandait aux deux sceurs : Airniez vous vos patrons ?\*

*Nous les sceurs et c'est tout*

— Mademoiselle etait-elle then avec vous ?

Je ne sais pas, repond Lea, elle nous parlait peu, quart A monsieur, il ne nous parlait jamais

### Des consciences du **Moyen Age**

Darts cette hypothese de la respon.sabilite des sceurs Papin, it Taut bien voir que toes les êtres n'appartiennent pas au meme stage de la vie. Je veux dire que beaucoup (ce sont meme souvent les meilleurs et ce ne sont pas necessairement les plus mauvais) en sont restes dans leur developpement affectif et mental A des **époques très reculees**. L'esprit du temps au milieu duquel ils vivent ne les a pas memo effleures.

C'uel est le point de vue des gens qui ne croient pas A la folio des deux sceurs ?

Je vous dirai demain les raisons de ceux qui voient au contraire en **elles** des folles caractensees et les faits impressionnants qu'ils apportent A l'appui de leur these.

*Jerome et Jean Theraud*



Paris-soir  
30 septembre 1933

**Les S(eurs Papin ont comparu eel apres-midi  
devant les jures de la Sarthe**

Christine, a qui it avait fallu passer la camisole de force, semble avoir maintenant retrouve son calme.

(De notre envoye special Jerome et Jean Tharaud)

\* \*

Tai dit hier aux lecteurs de Paris-soir les raisons qu'ont invoquees particulierement les experts pour etablir que les sceurs Papin n'etaient pas des alienees quand elles ont commis leur crime. Mais comment soutenir que Christine et Lea ne sont pas des dementes I s'ecrient les gens qui sont, au ct.-: t-aze, persuades de Turesponsabilite de deux etranges creatures. Et voici les arguments et les faits sur lesquels its s'appuient.

D'abord le pere etait un ivrogne fieffe et c'est même parce qu'il buvait et battait sa femme que le divorce a ete prononce contre lui. Un petit cousin des meurtrieres a ete enferrne quelque temps dans une maison d'alienes, Impossfible donc d'affirmer que cette famine Papin fut sans tare physiologique.

Elles-memes, les deux sceurs, etaient au moires des fines singulieres. Elles pouvaient etre d'excel

lentes domestiques A qui on n'avait rien a reprocher cela n'empec' he pas que leur vie fut bizarre. Elles ne sortaient pour ainsi dire pas, sauf quelques heures dans l'après-midi du dimanche. On ne leur vit jamais d'amoureux. Elles ne frequentaient pas le cinema. Elles ne portaient d'interet ni d'amitie a personne. route letu vie semblait concentree sur l'affection exclusive qu'elles eprouvaient Tune pour l'autre et qui semble bien avoir ete d'un caractère sensuel.

Cette vie renfermee, toute ramassee sur elle-meme et detachee de tout le reste du monde ne leur fait-elle pas deja une physionomie bien a part ? rajoute que dans l'affection passionnee qui unissait les deux sceurs, Christine dominait complètement par la volonte

..... (1)

B y a deux ans a peu pres, elles se rendent un jour ensemble chez

le maire de la vile. Christine prend la parole et dit qu'elle veut faire emanciper Lea pour que celle-ci puisse disposer librement de son argent.

Explications si embrouillees et dites d'un ton tenement febrile que le maire envoie les deux sollici-teuses a son secretaire general pour qu'elles lui racontent leur histoire. Apres les avoir ecoutees, celui-ci declare qu'il les trouve piquees c'est sa propre expres-sion, et s'en debarrasse a son tour sur le dos du commissaire central.

Les deux seen.r3 s'etaient plaintes de sequestration

Le commissaire dit alors qu'elles s'etaient plaintes de sequestration et qu'elles avaient donne l'impres-sion de se croire persecutees, si bien qu'il prevint M. Lancelin et lui dit qua sa place it ne garderait pas ces filles chez lui.

Ce qui reduit d'une part les declarations du commissaire, c'est d'abord que des gens simples, sans etre atteints de folie le moms du monde, s'embrouillent et se pas-sionnent souvent dans leurs expli-cations.

Ensuite, si le commissaire avait eu l'impression nette de se trouver en face de persecutees veritables se serait-U contente d'avertir M. Lancelin d'une facon tellement vague que celui-ci declare aujourd' hui ne pas se rappeler du tout le Conseil qu'il aurait recu. Evidem-ment, il y a la-dessus grande ma-tiere a discussion.

Les partisans de la folie font aussi

grand &tat des circonstances atroces oit le drame se deroula [is invoquent en particulier la rage sadique avec laquelle les meur-trieres se sont acharnees sur YE" Lancelin, la curiosite morbide qui leur a fait relever les jupes et le tinge de leurs victimes pour y decouvrir ce que Tune d'elle a appele un jour • le secret de la vie • :

— Je cherchais a trouver quel. que chose, a dit Christine, sans expliquer davantage ce qu'elle pouvait bien chercher, et les bles-sures impossibles a decrire qu'elles ont faites a la jeune Elle.

A quoi les partisans de la res-ponsabilite complete objectent que, sitOt leur crime accompli, elles ont fait preuve d'un sang-froid qui exclut ridee de la folie. Elles ont nettoye le couteau qui avait servi a leur boucherie, font soigneusement mis a sa place, sont remonte'es chez elles, se sont lavees, couchees ensemble et, d'apres leurs propres aveux, apres avoir dit : Eh bien I en voila du propre I • se sont consulte'es froidement sur ce qu'elles diraient au commissaire de police quand it viendrait les ar-reter.

Simulation ou folie?

Mais voici du nouveau I

Pendant cinq mois et demi, jus-qu'au milieu de juillet dernier, ies declarations des deux sceurs par-faitement concordantes n'ont pas vane un instant, mais a partir du mois de juillet, changement complet.

(1) Le seul exemplaire de Paris-soir du 30 septembre 1933 aujourd'hui disponible ( Bibliotheque Nationale Per Micro. cote D 67) est, a cet endroit. e-itelfe d'une partie du texte des Freres Maraud.



Le 12 juillet, Christine fait une scène épouvantable qui ressemble tout à fait RA (2) une crise d'hystérie. Dans le dortoir de la prison, elle se dresse sur son lit, pousse des cris atroces, court à travers la salle, saute sur les lits de **ses** codétenues et finalement, s'agrippant par un saut incroyable aux barreaux de la fenêtre dont l'appui était fort élevé, **elle** hurle qu'elle voit sa sœur pendue à un arbre, les jambes brisées.

Il est vrai que Christine aurait dit plus tard au gardien-chef qu'elle avait joué ce jour-là la comédie pour qu'on la réunisse à **sa sœur**.

**Nanu-ellement on n'en** fit rien. Les deux sœurs restèrent séparées. Cependant s'étant retrouvées ensemble à l'occasion d'une confrontation, nouvelle scène de Christine qui prononce sans relâche, avec passion, ces mots :

— Veux-tu ? Veux-tu ?... Dis oui... Dis oui... qui resteraient inexplicables s'il n'y avait entre elles deux des relations plus troubles.

Après ces manifestations de caractère sadique, coup de théâtre. Christine revient sur ses déclarations premières, disant qu'elle avait un retour de mémoire, que jusqu'ici elle avait toujours menti et que les circonstances véritables dans lesquelles se déroula le drame n'ont rien à voir avec ce qu'elle avait précédemment raconté. Depuis lors elle affirme que lorsqu'elle est rentrée chez elle, M<sup>r</sup> Lancelin ne lui avait fait aucun reproche et ne l'avait nullement menacée, pour la bonne raison que des que Christine

eut entendu ouvrir la porte, elle quitta sa sœur, descendit précipitamment l'escalier et avant même que sa maîtresse eût pu ouvrir la bouche, elle se mit sur **elle**, lui arracha les yeux et se mit à l'assommer avec un pichet d'étain qui se trouvait dans sa main.

Christine donne ainsi à son acte un caractère de pure folie.

Camisole de force...  
**Grève de la faim**

À partir de cette déclaration sa conduite pendant quelque temps offre tous les caractères de la démence. Elle essaie de s'arracher les yeux pour voir l'effet que cela fait à dit-elle. Mais elle n'y réussit pas aussi bien qu'avec sa victime et ne se fait que de légères ecchymoses.

Cependant on lui passe la camisole de force et elle trouve le moyen (ce qui ne saurait être de la simulation !) de briser le maillot comme on dit dans les prisons. Elle revient ensuite à un état plus paisible, mais toujours anormal, se livrant, au milieu du dortoir, devant ses codétenues, à un acte d'érotisme.

Après quoi elle passe des journées entières à genoux dans sa cellule, s'accusant elle-même, négligeant de prendre toute nourriture, faisant, pendant trois jours, la grève de la faim, faisant avec sa langue des croix sur le sol et sur les murs, demandant à voir son avocate, M<sup>r</sup> Germaine Brière, seule à

seule, et, sans mot dire, pleurant un quart d'heure, la tête sur ses genoux.

Depuis quelques semaines le calme est revenu en elle. Une docilité, une gentillesse parfaites ont fait place à ces accès tumultueux et à l'humeur intraitable qu'elle avait montrés jusqu'ici. Des mots étranges lui échappent, comme celui-ci par exemple. Elle s'informe si M<sup>r</sup> Lancelin et sa fille ne sent pas rentrer chez elles maintenant.

— Vous savez bien que vous les avez tuées, lui dit-on.

— Elles pourraient être revenues avec un autre corps, répond-elle.

Elle semble en effet bizarrement poursuivie par l'idée de la métépsychose.

— Qu'étais-je donc avant d'être darts le ventre de M<sup>r</sup> Peret ? (c'est le nom de jeune fille de sa mère que celle-ci a repris après son divorce) demande-t-elle à Me Germaine Brière.

Et sans attendre la réponse :

— Je crois bien, dit-elle, que je devais être le man de ma sœur !

Et il faut reconnaître qu'un propos pareil en dit long

Christine s'imagine encore d'une façon inexplicable et tout à fait troublante qu'elle a déjà été jugée.

Le rôle de Lea

Quelle attitude va-t-elle avoir aujourd'hui ? Personne, pas même son défenseur, n'en sait rien. Christine étant un de ces titres sur lesquels on n'a aucune prise. Reviendra-t-elle à sa première version du

crime ? S'en tiendra-t-elle à la **seconde** ?

On pourrait croire qu'on donnant à son acte le caractère de la folie pure elle cherche à prendre tout le crime sur elle, pour innocenter sa sœur avec un sentiment passif. Si vraiment elle a agi comme elle le raconte maintenant, il apparaît en effet impossible qu'une folie semblable se soit emparée au même instant de Lea.

Dans l'affreuse tragédie, celle-ci ne serait donc qu'une comparse et suivant les dires de Christine n'aurait eu qu'à s'acquiescer docilement de tout ce que sa sœur lui commandait. Lea a-t-elle même pris une part quelconque dans le crime ? C'est là une hypothèse qu'on peut envisager.

Me Germaine Brière n'a pas manqué de poser la question à Lea.

— Ma petite Lea, lui dit-elle, dites-moi que vous n'avez pas arraché les yeux de M<sup>r</sup> Lancelin.

— Si, mademoiselle, c'est moi, répond toujours Lea avec son invincible douceur.

— Non, c'est moi, déclare de son côté Christine.

Où est la vérité ?

Christine aurait-elle vraiment seule ? En ce cas Lea ferait preuve d'une extraordinaire abnégation fraternelle en s'accusant d'un crime où elle ne serait pour rien, et ne pas séparer son sort de celui de sa sœur.

Où bien Christine a-t-elle inventé de toutes pièces la seconde version du drame pour sauver Lea ? Et dans ce cas ce serait elle qui montrerait un surprenant esprit de sacrifice.

Pour l'instant elle se borne à dire :

— Demandez à ma sœur, ce qu'elle vous dira est vrai.

Encore une fois que vont dire aujourd'hui les deux sœurs au triste destin? Les malheureuses sont, paraît-il dans un état d'hébété qui ne permet pas d'attendre d'elles beaucoup d'éclaircissements.

Elles sont tenement prosternées, Tune et l'autre, que lorsqu'on les met en présence, elles ne songent même pas à s'embrasser.

Demanderait-on un supplément d'enquête ?

Je serais bien surpris si on arrivait à éclaircir ce soir le mystère.

Déjà le bruit court que la défense demanderait un supplément d'enquête en se fondant sur le fait que le premier rapport sur l'état mental des deux sœurs, tout de suite après le crime, a seulement été signé par les trois experts désignés par le tribunal, que des faits nouveaux sont intervenus depuis lors et que le rapport sur la nouvelle attitude de Christine n'a été établi que par un seul des experts.

Si le tribunal admettait ce point de vue, l'affaire serait remise à la session prochaine.

Jerome et Jean Tharaud.

Dans ce même numéro de *Paris-soir*, juste sous l'article des frères Tharaud, on pouvait lire l'article suivant :

#### L'AUDIENCE

*(D'un de nos envoyés spéciaux)*

— Jamais on a vu cela au Mans ! C'est vrai, le gros paysan en blouse bleue, qu'un agent de police a refoulé sur le trottoir d'en face a défini exactement la situation,

Devant le Palais de justice, sur la place de la République et rue Gambetta, il y a 200 agents et gendarmes décidés à faire respecter la sévère consigne du maire. Parce que lors de la dernière session d'assises, le jour du procès Anjubault, des incidents et des bagarres se produisirent, le maire du Mans

mesures inconnues dans la paisible ville.

La salle des assises, au Mans, est minuscule. Et lorsque Von saura que la foule qui a essayé d'y entrer aujourd'hui est deux fois plus nombreuse que celle qui se pressait au procès Anjubault, on comprendra que l'atmosphère en sera, tout à l'heure, presque irrespirable et que journalistes, invités et cuneux seront serrés là-dedans comme des sardines dans leur boîte. *(sic)*.

Midi trente. La foule attend impati-

ente. Le fourgon qui, dans quelques minutes, va amener au Palais les deux sœurs.

Midi 45... Dans la salle d'audience, il n'y a encore que les jurés qui occupent les bancs des témoins, les journalistes assis aux bancs habituellement coupés par les avocats, puis les initiales dans le fond du prétoire.

Souds, sept soldats, baïonnette au canon, sont dans l'enceinte réservée au public, ce dernier, d'ailleurs, n'entre que très lentement, distillés, dirait-on, au compte-gouttes. Chaque fois que la porte s'ouvre, trois personnes seulement pénètrent, mais par contre un lourd murmure nous parvient, celui de la foule qui, massée devant les fenêtres, essaie vainement de franchir le barrage infranchissable.

A 13 h 30 une sonnerie grele se fait entendre et aussitôt : — Messieurs, la Cour...

Cinq minutes plus tard, à mite du long banc où je suis assis, Lea puis Christine Papin prennent place, séparées l'une de l'autre par un gendarme

Eh bien non !... Cela revolta, mais les accusées, aux traits jeunes quoique fatigués par le séjour en Anson, n'ont rien des lilies demeurées dont on nous a parlé.

A vrai dire, cependant, la cadette est beaucoup plus sympathique

#### L'interrogatoire

Après les rituelles questions d'identité posées aux accusées, la prestation de serment des jurés, la constitution de la partie civile de Mr Moullière, la lecture de l'acte d'accusation, très court, le président, M. Beucher, de la cour d'appel d'Angers, commence l'interrogatoire de Christine et de Lea Papin.

M. Lancelin man et père des deux victimes et Mr Bingard, son beau-frère, se tournent vers les deux sœurs pendant qu'un long frisson passe sur l'assistance

révocation de l'horrible scène de carnage.

*Paris-soir*  
8 octobre 1933

## L'affaire Papin et les experts

(Par jeWme et Jean Tharaud)

Le teriebueux proces des sceurs Papin dont j'ai rendu compte aux lecteurs de « Paris-soir a eveille en moi art certain nombre de reflex: ions qui m'obsèdent.

Le crime etait patent. Aucune des circonstances effroyables de son execution n'etait restee daps l' ombre. L'affaire tournait toute entiere autour de la responsabilite des deux etranges accusees, Avaient-elles agi l'une et l'autre dans une crise de demence ou en pleine conscience ? Le role des experts medicaux venait au premier plan.

Un premier expert fut nomme : M. Schutzenberger, directeur de ' hospice des alienes du Mans. El put examiner les meurtrieres pres- que aussitOt apres le crime, a l'etat frais, comme on dit. Et pendant les mois qui suivirent, it eut tout le temps de les observer a loisir. Au bout de deux mois, son impression etait qu'il se trouvait en face de deux êtres parfaitement responsables. Cette impression surprit peut-être le juge d'instruction qui, au premier aspect du crime, avait juge qu'on se trouvait en face d'un acte de folie. Toujours est-il qu'ii sa demande deux nouveaux experts furent adjoints a M. Schutzenberger : MM. Baruk et Truelle, l'un directeur de l'hospice des alienes

d'Angers, l'autre chef de service a Sainte-Anne. Les deux demiers examinerent les dettenues, chacun deux fois tine demi heure. Apres quoi ces trois messieurs signerent tin rapport concluant que les inculpees n'etaient atteintes, ni darts leurs ascendants, ni personnelle- ment, d'aucune tare physiologique, qu'elles etaient parfaitement normales, et, par consequent respon- sables.

Ce premier rapport venait d'être etabli, signe et depose, quand des fait nouveaux se produisirent. L'etat mental de Christine Papin, l'ainee des meurtrieres parut se modifier tout a coup. Elle fit des scenes de violence, d'erotisme, de sadisme, et de mysticite, auxquelles elle ne s'était jamais livree jusque-la. Nou- vel examen de M. Schutzenberger ; et comme après l'une de ses crises l' accusee elle-même lui confesse, et aussi au gardien-chef, qu'elle a joue la comedie, afro d'être reunie

sa sceur, M. Schutzenberger, se fondant stir cet aveu, juge inutile de faire intervenir a nouveau ses deux collegues, et depose un second rappord signe de lui seal cette fois.

C'est après ces crises nouvelles, qui semblaient a ses defenseurs eclairer d'un jour nouveau la men- talite de Christine et les rapports qui unissaient les deux sceurs,

qu'ils allèrent trouver le docteur Logre et lui apportèrent l'ensemble des faits que Me Germaine Briere, qui visitait constamment ses clientes, avait pu observer au jour le jour. Le docteur Logre, ayant examine le dossier qu'on lui apportait, se resolut alors a intervenir au proces car il lui parut evident quo les rapports deposees par ses confreres aboutissaient a des conclusions qu'il ne pouvait ac- cepter.

Le premier rapport signe par les trois experts ne faisait en effet aucun etat ni de l'alcoolisme du pore des accusees ni de l'interne- ment d'une de leurs cousines dans un asile d'alienes, ni du fait quo le frere de leur mere s'etait pendu.

tenait aussi comme negligeebles les temoignages du maize, de son secretaire et du cornmissaire cen- tral qui, l'un les avait trouvees

excitees o, l'autre ■ piquees l' autre persecutees .. 11 ne s'arre- tait pas non plus a certain details du crime qui indiq-uaient nettement du sadisme, ni a cet arrachement des yeux avec les doigts qui ne s' est jamais vu en dehors des cas de demence. Quant au second rapport, auquel ni M. Baruk ni M. Truelle n'avaient collabore et qui tenait pour non avenues les singu- lieres scenes dans la prison, dont j'ai pane, le docteur Logre n'en etait pas satisfait pour des raisons que je dirai tout a l'heure.

11 n'est naturellement pas ques- tion de contester un instant la competence, et encore moms l'h- onorabilite de ces quatre savants. L'interessant est d'etoucher la fagon dont les experts medicaux peuvent exercer actuellement la mission qui

leur est confiee, et comment leurs depositions peuvent influencer tin jury.

A Eaudience, le temoignage du docteur Logre fut <sup>1111.8</sup> en pieces par l' accusation. A pariah et n'avait jamais vu les accusees I Vous entendez d'ici le requisitoire de la partie civile et de l'avocat general. « Comment ! Messieurs les jures, vous avez devant vous trois horru-nes, trois savants eminents qui eux, ont vu les criminelles ; qui vous affirment qu'elles sont normales ; et vous en avez tin quatrieme qui, lui, n' a jamais vu ni Christine ni Lea Papin et qui a la pretention d'oppo- ser son opinion a celle, unanime, des trois autres I Comment pourriez vous hesiter ? Si vous etiez malade, entre tin medecin qui ne connaîtrait votre etat que par correspondance, et un autre qui vous aurait vu, palpe et ausculte, dans lequel auriez vous le plus confiance ? •

On devine l'effet qu'on pared argument petit produire stir des jures. Mais les deux experts stran- gers a la ville du Mans n'avaient vu les accusees qu'une heure en tout, deux mois après le crime, et jamais en etat de crise, ce qui, medice- ment, ecnuvaut presque a ne pas les avoir vues du tout. En some qu'il est permis de dire qu'ils etaient exactement dans la merne situation que le docteur Logre. A reste que le docteur Schutzenberger, lui, a vu, a suivi les meurtrieres, et que le docteur Logre ne les a jamais examinees. 11 n'en avait pas le droit, n' etant pas officiellement designs.

Mais peut-on dire que le docteur Schutzenberger avoir a sa disposi- tion les moyens necessaires a l'e- tude de maladies d'un caractere

particulier ? Sans doute a-t-il pu se faire une idee de leur etat general, mais pour etudier leur etat mental il lui eul fallu des moyens dont il ne disposait pas, tine clinique, tin laboratoire, des surveillants dres-ses a l'observation de malades speciaux, bref tout ce qui est necessaire a un examen veritablement scientifique. Or, ac-tuellement, en France, cette ce labo-ratoire, cette surveillance qui de-vrait, dans certain cas, s'exercer plusieurs mois, n'existe dans au-cune prison. Et, moires qu'ailleurs, dans celle du Mans, ou c'est darts tine sorte de bouge que se fait la reunion du medecin et des inculpes soumis a son examen. Dan ces conditions, a part quelques consi-derations medicales elementaires, l'examen se borne a de vagues propos echanges entre le medecin et le patient, qui ne sont pas de nature a apporter beaucoup de lumiere sur des cas tres complexes. Et sans nier l'interet qu'il y a a prendre contact avec l'inculpe (ce qui serait absurde), on peut dire que les conditions mis-erabiles dans lesquelles ce contact a lieu lui retirent beaucoup de la valeur que, naturellement, les jures accordent au fait d'avoir vu.

Autre chose. Dans les maladies mentales, (l'observation directe du sujet n'a pas la meme importance que dans les maladies que lon pourrait appler physiques. U y a tels signes, tels indices (qu'on les ait observes soi-meme, ou qu'on n'en ait eu connaissance que par temoignage, peu importe), qui sont revelateurs d'un etat psychique. Ces signes la, le docteur Logre les a connus aussi bien que le docteur

Schutzenberger, soit par Me Ger-maine Briere, soit par les dices des surveillants et des co-detenués, soit par le second rapport de M. Schutzenberger lui-meme.

Il est vrai que toutes les circons-tances qui font l'objet de ce second rapport, et auxquelles M. Logre trouve an particulier interet, M. Schutzenberger les declare negli-geables parce qu'une fois Christine a dit qu'elle avait joue la comedie, Mais d'autres scenes a caractere de folie caracterisee ont suivi cet aveu, stir une duree de cinq ou six semaines. Etaient-elles, elles aussi, de la simulation? D'autres part, l'aveu meme de la simulation petit etre quelquefois tin signe de de-mence. Il n'est pas rare que des fous aient la manie de s'accuser eux-mêmes, comme l'a fait souvent Christine pendant des crises d'au-toaccusation au cours desquelles elle tracaît des croix sur le sol avec sa langue... Un célèbre acteur du Theatre-Francais, enferme dans une maison de sante quelque temps avant sa mort se jeta tin beau jour du second stage de la cour. On le releva, comme on pense, en assez piteux etat. Alors, lui, se penchant a l'oreille de son medecin, lui dit d'un ton confidentiel : je suis un simulateur ! • Ce qui res-semblerait a du Moliere si ce n'était triste a pleurer.

De tout cela, M. Logre concluait que l'ensemble des faits qui fig-u-raient au dossier ne lui permettait pas d'affirmer scientifiquement que les sceurs Papin avaient agi darts tine crise de folie, mais que (l'exa-men auquel s'etaient livres ses confreres permettait certainement moires encore d'assurer qu'elles

etaient norrnales. Aussi demandaitil tine nouvelle expertise. Et tine expertise qui ne fut pas faite, celle-la, comme on les fait darts les prisons, avec si peu de moyens et dans des conditions si precaires qu'on peut dire que la medecine mentale pratquee dans les maisons d'arret retarde de cent arts stir la technique en usage partout ailleurs.

Mais mettez vous, je vous prie, dans l'esprit d'un jure entendant de pareiLs propos : « Des cliniques, des laboratoires, des infirmiers speciaux pour prisons I Il ne man-que plus que cela! pense-t-il en lui-meme. Augmenter encore nos impOts pour des gens qui ne meri-tent que la corde I ■ Et un paysan de la Sarthe, comme de tout autre departement, a aussi bien de la difficult'y a admettre qu'une pon-ction lombaire, ou tout autre opera-tion qu'indiquerait M. Logre comme absolument necessaire, put apporter des eclaircissements stir l'etat mental de la conduite d'un individu. He, non, cela n'interesse pas un jure. Tout se reduit pour lui, et l'accusation le sail bien, a cette idee tres simple : « Les experts ne sont pas d'accord. Quel est celui qui a le plus de titres, et par consequent celui auquel il convient d'accorder le plus de confiance? •

Alors, dans ce proces atroce, it y eut un intennede comiq-ue : le de-bat dans lequel, de cheque cote de la bane, l'accusation et la defense essayerent d'opposer l'un a l'autre les deux experts les plus illustres, M. Truelle et M. Logre.

Evidemment, beaucoup plus qu'une discussion d'idees, cela

passionnait les jures I Il fallut reve-ler que M. Logre etait sorti premier d'un concours, que M. Truelle avait passe lui aussi, mais ou it n'avait pas été recu a un rang si avanta-geux. Ici, M. Logre marque tin point. Mais quand le chef de l'etat fut assassins par Gorguloff, qui choisit-on dans tine affaire aussi grave pour examiner l'assassin? M. Logre ou M. Truelle ? « M. Truelle, Messieurs les jures I M. Logre. cette fois encore, fut bien choisi par la defense, mais qui donc rem-porte, M. Logre ou M. Truelle ! • M. Truelle, Messieurs les jures! • Et darts cette affaire Nozieres, qui affole aujourd'hui l'opinion, qui donc le tribunal de la Seine a-t-il designs encore comme expert? « M. Truelle, Messieurs les jures I ■ Et en ecoutant tout cela, je songe

ce que me disait un avocat l'autre jour : • La cour d'assises, c'est le guignol. •

Conclusion : Qu'il reste tin doute tres grave sur la responsabilite des sceurs Papin, c'est l'evidence meme. Qu'un supplement d'en-quete medicale necessaire, j'en suis aussi persuade. Etant donne les reponses par ow ou par non qu'on demande a un jury, ce sup-plement d'enquete ne pouvait etre accords. J'avais d'ailleurs l'impres-sion que nulle hesitation stir la responsabilite des deux crininelles ne pouvait effleurer l'esprit du jury, parce qu'il ne pouvait comprendre les raisons de M. Logre. Elles depassaient de beaucoup la moyenne de ces esprits qui certes, ne manquaient pas de bon sens,

mais auxquels echappaient completement des considerations d'un ordre qui ne leur est pas



tv

familier. Ce qu'ils ont bien prouvé en n'accordant pas à Christine **Papin** les circonstances atténuantes.

De toute cette affaire, il ressort clairement qu'il est indispensable de créer, dans les prisons, des cliniques où l'on pourrait scientifiquement observer, avec **les** instruments et le personnel

les accusés d'un genre aussi spécial que ces étranges créatures. Telles étaient les réflexions que je me faisais en quittant l'audience dans le flanc du public et des soldats de garde qui nous poussaient vers la porte. Sans un regret, *sans* une larme.. .. chantonnait allégrement. Fun d'eux en remettant sa baïonnette au fourreau.

# Articles from *Le Minotaure*

BY JACQUES LACAN

1

## Critical Texts 5.3

Translated by Jon Anderson  
Columbia University

### Translator's Introduction

*Le Minotaure* was a short-lived but brilliant organ of the French Surrealist movement. It appeared three times from June to December 1933, and published the work of such figures as Andre Breton, Pablo Picasso, Salvador Dab, Kurt Weill, Michel Leiris, Tristan Tzara, Paul Eluard, Man Ray, and Jacques Lacan, a young psychiatrist who had just completed his dissertation, *De la Psychose Paranoraque clans ses Rapports avec la Personnalite* (1932), and who was pursuing its insights in these two articles. "The Problem of Style and the Psychiatric Conception of Paranoiac Forms of Experience" appeared in the first number in June 1933. Its attempt to outline the connection between artistic style and the "original syntax" of paranoia obviously appealed to a movement concerned with the psychic roots of artistic expression and the underground springs of symbolic language. It also provided a rationale for Lacan's own idiosyncratic use of language, his own variety of "tensed communicability." But given its subject matter, the second article, "Motives of Paranoiac Crime," probably drew more attention, while it presented a resounding instance of what was to become one of Lacan's most famous theoretical innovations.

Lacan's analysis of the case appeared in December 1933 (Number 3-4), some months after the notorious trial of the Papin sisters for the murder of their employers, the mother and daughter of a bourgeois household in Le Mans.<sup>1</sup> The crime was a sensation; it stunned France and the rest of Europe. It inspired Jean Genet to write *Les Bonnes* and Jean Vauthier to write the screenplay for Nico Papatakis's film *Les Abysses*. A variety of interpretations arose to account for the abrupt and mysterious outburst that had shattered the complacent order of bourgeois life in Le

<sup>1</sup> For a discussion of the crime and its importance to Lacan's thought, see Catherine Clément, *Th. Lives and Legends of Jacques, 14CCIA trans.* Arthur Goldharter (NY: Columbia UP, 1983): 67-78.

Mans. Simone de Beauvoir, in her autobiography, *La Force de L' Age* (Gallimard, 1960) relates the initial judgment that she and Sartre passed on the case:

The whole frightful system had made them the madwomen, murderers, monsters that respectable people fitted up as such. The horror of this punishing machine could be equitably denounced only by some exemplary and horrifying act of retribution: the two sisters became both the instruments and the martyrs of a grim justice. (136-37)

And yet they were forced to modify their opinion on hearing the results of the preliminary hearing:

Undeniably, the elder sister was struck with an acute paranoia. and the younger shared her delirium. We were therefore wrong in regarding their excesses as the savage unleashing of a desire for liberation; rather, they had struck more or less blindly, through terror and confusion. (137)

Still, the notion that the crime represented an act of political rebellion, or simply the outrage of an oppressed working class, was a prevalent one. Edgar du Perron, a Dutch novelist, colonialist, and the dedicatee of Andre Malraux's *La Condition Mantling*, opens his novel *Het Land van Herkomst* (1935) with a conversation between the narrator Arthur Ducroo, a Dutch colonialist from the East Indies who has fallen on hard times and lives in Paris, and his friend Guraev, a White Russian emigre, while they sit on a February night in 1933 at a café in front of the Montparnasse station. They discuss contemporary political currents, and Ducroo remarks that their mistrust of Marxism is due to their lack of "empathy for the proletariat." But Guraev will have nothing to do with such terms:

You're fooling yourself if you think that a generic term is proof of excellence. Beyond a certain point I believe just as little in the proletariat as I do in humanity. The symbolic proletariat! I've had enough of that concrete Apollo with his rolled up sleeves, his courageous face of a cow, and his fists that are twice as big as

only Russian left, I will fall in love with the French proletariat. The best proletariat. Did you read about that wonderful murder in Le Mans last week? What those two savant girls did impressed me more than the latest bulletins from Moscow. They had been exploited from childhood on—orphans to begin with, or something like that—and at a given moment they attacked their mistresses. After some remark from her employer, the older girl smashed the skull of the employer with a pewter pot, while the other, a docile creature with a timid little face, stopped the other woman on the stain. Then they proceeded to slaughter the two bourgeois women, with their nails. Twenty years of loyal services preceded all this, and in no way were these employers more loathsome than any others. They only happened to symbolize at the moment the full twenty years of service. So they were beaten to a pulp with the pewter pot. Their eyes were ripped out and hurled across the landing. Imagine the girls's [sic] heavenly exhaustion when they went to bed afterwards, in the same house, just as they had done every other evening. And they never slept so blissfully. And now that they are standing trial, they maintain their roles so well that the bourgeois press has no recourse but to proclaim them insane. Nobody understands anything about it in Le Mans: why precisely those two sweet and respectable women? And that poor husband! He is ■ magistrate, who had been waiting all evening for his wife and daughter at another magistrate's house. The older sister answers every question with "We got 'em good." The younger one cries when she hears the fatherly voice of the judge but doesn't for a moment lose her trust in the older sister, who has a face like a flatiron and who only shows her eyelids. I would like to make a picture of them and distribute it as a supplement to *L'Humana*. Not because that papa deserves it, but to give truly revolutionary minds something else besides the symbols of Soviet religion?

Guraev apparently likes his revolutionary symbols to have the authenticity that only a momentous act of violence can confer. Despite his irony, there is certainly no doubt in Guraev's mind about the political motives of the sisters' vengeance.

The state, however, was less certain of the import of the crime. Government psychiatrists consid-

---

2 I quote from the English translation of du Perron's novel. *Colour of Origin*, trans. Francis Bulhof and Fliral-veth Daverman. Introduction and notes by Francis Bulhof. Ed. E.M. Beekman (Amherst: Univ. of Mass., 1984): 5. I am indebted to Martin van Delden for bringing this novel to my attention.

ered the sisters sufficiently sane to be held responsible for their crimes, but Christine's subsequent episodes of delirium in prison (upon being separated from her sister) forced the authorities to commute their death sentence to life internment in the asylum. Lacan's hero, Doctor Logue, was the notable exception here; he perceptively recognized their mental incapacity and thus provided Lacan with the basis for a novel interpretation of the sisters' condition.

As a case history, Lacan's analysis of the Papin sisters has a peculiar status, since it is not based on clinical observation, as Lacan himself admits. Like Poe's Dupin, who reaches his most important conclusions through an astute analysis of the newspaper account of the murders in the Rue Morgue,<sup>3</sup> Lacan is indebted to *Paris-Soir's* coverage of the trial and particularly to Doctor Logre's testimony, which sought to discover the irrational bases of the sisters' behavior. Logre's salient contribution to an understanding of the sisters' motivation was his recognition that their close relationship constituted a *cause*; in his words, they formed a "psychological couple." Lacan seized on this notion in part because it provided a more profound understanding of the nature of their relationship than that which was given in the papers: theirs was not a mere tawdry incest (as had been alleged), but the result of a repressed homosexuality and narcissistic fixation that eventually led to their abortive attempt to tear themselves *free* of each other. Yet Logre's happy phrase also gave Lacan an inkling of the workings of the mirror stage.

Lacan's article is important in light of the subsequent development of his thought because it provides an early instance of his theory of the mirror stage, which he eventually worked out and presented to the International Congress of Psychoanalysis in 1936. In Anika Lernaut's words:

---

<sup>3</sup> The analogy between this story and Lacan's article goes even further. among other things, in both cases the murder victims are a mother and daughter, the crimes are savage and inexplicable; the ape, like the Papin sisters, is threatened with punishment by his master, and the murderer is not responsible for the crime because of mental incapacity. Moreover, Lean would probably have appreciated the analogy between doctor and detective, both in their analytic prowess, solving a case that confounds conventional experts, and in their peculiar relation to the culture, situated as they are on the border that divides madness from sanity—as Dupin's companion, the narrator, admits, "Had the routine of our life at this place been known to the world, we should have been regarded as madmen."

the mirror stage is the advent of coenaesthetic subjectivity preceded by the feeling that one's body is in pieces. The reflection of the body is, then, salutary in that it is unitary and localized in time and space. But the mirror stage is also the stage of alienating narcissistic identification (primary identification); the subject is his own double more than he is himself.<sup>4</sup>

From experience of the self as a fragmented body, the infant proceeds to its first moment of bodily integration, when it assumes an image which is called the "Ideal-I," a primordial form of the *I* that precedes its objectification "in the dialectic of identification with the other . . . , before language restores to it, in the universal, its function as subject."<sup>5</sup> But the infant cannot distinguish between this image and its own body; for example, on seeing its playmate fall down, the infant will cry. Moreover, if the mirror stage is not successfully negotiated, the subject will remain enthralled by this narcissistic identification with the image of the self, and the infant's jubilation at *assuming* a spectral control of itself will modulate into the mournful echoes of lost opportunities for love or possibly into a dirge for the ideal self whose constrictions eventually precipitate its end in a convulsed act of murder.

Lacan diagnoses the sisters' condition as "the malady of being two": Christine and Lea Papin could not distinguish themselves from one another, they could not recognize *the* existence of the Other. When threatened by a second female couple, they projected their repressed hatred<sup>6</sup> onto the angry mistresses of the household and ritualistically slew them, an act of

tragic irony, since Christine and Lea were in effect trying to kill off the ideal image of the self that each constituted for the other; and though they did succeed in killing off two women, Christine for one was condemned to repeat this morbid exorcism in prison.

The terrible sacrifice demanded by their illness and the pathos of their blind groping toward self knowledge and independence elicit from Lacan his most impassioned prose. Moreover, he provides a complex analysis of the *case*, which involves (among other notable features) an elaboration of Freud's ideas on homosexuality and its relation to social instincts; a recognition of the vital role that "social tensions" play in determining psychosis; and a sympathetic sense of the paranoiac's kinship, developmentally and linguistically, with the human community of reason. The reader can draw his or her own conclusions about the significance of Lacan's diagnosis, whether in relation to other contemporary interpretations, to his own work, or to psychoanalytic thought in general. I present both of these articles because they are of interest not only to the professional psychoanalyst, but also to literary theorists, cultural historians, and feminists, who cannot overlook the fact that Lacan's work *is* founded on the analysis of paranoiac women. The doctor, the detective, and the artist converge in the singular and rather sphinx-like figure who delivered these enigmas not to the psychoanalytic faithful, but to the surrealists, who were perhaps most open to the nuances of Lacan's interpretive license.

My translations are not definitive, nor have they been commissioned. They are intended solely to introduce readers to the early work of Lacan, which is unavailable in English. I have tried my best to convey the literary quality of Lacan's prose, its ironies and word-play, its bluntness as well as its indirection, but his terms occasionally require explanation, and the resulting notes may impede the reader's flow. Nevertheless, the difficulties of Lacan's prose are not such as the reader might expect, since his style is rather different from the opaque abstractions of the *Ecrits*. Finally, I would like to thank Pierre Walker

---

<sup>4</sup> Mika Lanai, *Jacques Lorain* (1970), trent David Macey (London: RKP, 1977) 81.

<sup>5</sup> Lacan, "The Mirror Stage as Formative of the Function of the I a, Revealed in Psychoanalytic Experience," *Ecrits*, trans. Alan Sheridan (NY: Norton. 1977)1

<sup>6</sup> See note 18 in "Motives of Paranoiac Crime" below for Freud' explanation of the way in which jealousy of fraternal rivals is impressed and transformed into homosexual love.



Le problème du style  
et la conception psychiatrique des formes  
paranoïaques de l'expérience\*

**The Problem of Style  
and the Psychiatric Conception of  
Paranoiac Forms of Experience**

Entre tous les problèmes de la création artistique, celui du style requiert le plus impérieusement, et pour l'artiste lui-même, croyons-nous, une solution théorique. L'idée n'est pas sans importance, en effet, qu'il se forme du conflit, révèle par le fait du style, entre la création réaliste fondée sur la connaissance objective d'une part, et d'autre part la puissance supérieure de signification, la haute communicabilité émotionnelle de la création dite stylisée. Selon la nature de cette idée, en effet, l'artiste concevra le style comme le fruit d'un choix rationnel, d'un choix éthique, d'un choix arbitraire, ou bien encore d'une nécessité éprouvée dont la spontanéité s'impose contre tout contrôle, ou même qu'il convient d'en écarter par une ascèse négative. Inutile d'insister sur l'importance de ces conceptions pour le théoricien.

Or, il nous paraît que le sens pris de nos jours par la recherche psychiatrique offre à ces problèmes des données nouvelles. Nous avons montré le caractère très concret de ces données dans des analyses de détail portant sur des écrits de fous. Nous voudrions ici indiquer, en termes forcément plus abstraits, quelle révolution théorique elles apportent dans l'anthropologie.

La psychologie d'école, pour être la dernière venue des sciences positives et être ainsi apparue l'apogée de la civilisation bourgeoise qui soutient le corps de ces sciences, ne pouvait que vouer une confiance naïve à la pensée mécaniste qui avait fait ses preuves

Among all the problems of artistic creation, that of style demands most urgently, and above all for the artist himself, a theoretical solution. Indeed, there is the not unimportant idea that it *is* formed from the conflict, revealed through style, between realistic creation founded upon objective knowledge on the one hand, and on the other the superior force of signification, the eminent emotional communicability of so-called stylized creation. According to *this idea, in effect, the artist* conceives of style as the fruit of a rational choice, an ethical choice, an arbitrary choice, or better yet a felt necessity whose spontaneousness asserts itself against all control, or else he disengages from style through a kind of negative asceticism. It is useless to insist upon these conceptions for the theoretician.

But it seems to us that the direction taken nowadays by psychiatric research offers some new data to these problems. We have shown the very concrete nature of such data in detailed analyses bearing upon the writings of the insane. We would like to indicate here in necessarily more abstract terms the theoretical revolution that they bring to anthropology.

Institutional psychology, to be the last advent of positivist science and thus to have appeared at the apogee of the bourgeois civilization that sustains the body of these sciences, could not but pledge a naive confidence in the mechanistic thought that had demonstrated its brilliant proofs

\* *Paru initialement dans la revue le Minotaure, juin 1931.*

brillantes dans les sciences de la physique. Ceci, du moins, aussi longtemps que l'illusion d'une infaillible investigation de la nature continua de recouvrir la realite de la fabrication d'une seconde nature, plus conforme aux lois d'equivalence fondamentales de l'esprit, a savoir celle de la machine. Aussi bien le progres historique d'une telle psychologie, s'il part de la critique experimentale des hypostases du rationalisme religieux, aboutit dans les plus recentes psychophysiques a des abstractions fonctionnelles dont la realite se reduit de plus en plus rigoureusement a la seule mesure du rendement physique du travail humain. Rien, en effet, dans les conditions artificielles du laboratoire, ne pouvait contredire une meconnaissance si systematique de la realite de l'homme.

Ce devait etre le role des psychiatres, que cette realite sollicite de facon autrement imperieuse, de rencontrer et les effets de l'ordre ethique dans les transferts createurs du *et sir* ou de *libido*, et les determinations structurales de l'ordre noumenal dans les formes primaires de l'experience vecue : c'est-a-dire de reconnoitre la primordialite dynamique et l'originalite de cette experience (*Erlebnis*) par rapport a toute objectivation d'evenement (*Geschehnis*).

Nous serions pourtant en presence de la plus surprenante exception aux lois propres au developpement de toute superstructure ideologique, si ces faits avaient ete aussitot reconnus que rencontres, aussitot affirmes que reconnus. L'anthropologie qu'ils impliquent rend trop relatifs les postulats de la physique et de la morale rationalisantes. Or, ces postulats sont suffisamment integres au langage courant pour que le medecin qui, entre tous les types d'intellectuels, est le plus constamment marque d'une legere arrieration dialectique, n'ait pas cru naivement les retrouver dans les faits eux-memes. En outre, il ne faut pas meconnaître que l'interet pour les malades mentaux est ne historiquement de besoins d'origine juridique. Ces besoins sont apparus lors de l'instauration formulae, a la base du droit, de la conception philosophique bourgeoise de l'homme comme doue d'une liberte morale absolue et de la responsabilite comme propre a l'individu (lien des droits de l'homme et des recherches initiatrices de Pinel et d'Esquirol). Des lors, la question majeure qui s'est posee pratiquement a la science des psychiatres, a ete celle, artificielle, d'un tout-ou-rien de la decheance mentale (art. 64 du Code penal).

in the physical sciences

—at least as long as the illusion of an infallible investigation of nature continued to conceal the reality of a fabricated second nature, more consistent with laws of equivalence fundamental to the mind, namely that of the machine. Besides, the historical progress of such a psychology, if it starts from the experimental critique of the hypostases of religious rationalism, results in the most recent functional abstractions of psycho-physics, the reality of which dwindles more and more rigorously into the sole measure of the physical output of human labor. Nothing, indeed, in the artificial conditions of the laboratory could contradict such a systematic misconstruction *Piniconnaissance* of human reality.

Such must have been the role of psychiatrists, which this reality solicits in an otherwise imperious fashion, to encounter both the effects of ethical order in the creative transferences of desire or of the libido and the structural determinations of noumenal order in the primary forms of lived experience: that is, to recognize the dynamic primordality and originality of this experience (*Erlebnis*) in relation to every objectification<sup>3</sup> of an event (*Geschelujio*.4

We would be in the presence of the most surprising exception to the laws befitting the development of every ideological superstructure, however, if these facts had been as soon recognized as encountered, as soon affirmed as recognized. The anthropology that they imply renders the postulates of rationalizing physics and morals too relative. But these postulates are sufficiently integrated into current language so that the physician, who among all the types of intellectuals is the most frequently marked by a slight dialectical backwardness, did not naively believe that he rediscovered them in the facts themselves. Moreover, one shouldn't fail to recognize (*meconnaître*) that the interest in mental illnesses historically was born from needs of a juridical origin. These needs appeared at the time of the establishment, formulated as the basis of law, of the bourgeois philosophical conception of man as endowed with absolute moral liberty and with responsibility appropriate to the individual (the link between the Rights of Man and the initiatory researches of Pinel and Esquirol). From then on, the main question posed in practice to psychiatric science has been the artificial one of an all-or-nothing of mental breakdown (art. 64 of the penal Code).

## PREMIERS ACRITS SUR LA PARANOIA

Il était donc nature! que les psychiatres empruntassent d'abord l'explication des troubles mentaux aux analyses de l'école, et au schéma commode d'un déficit quantitatif (insuffisance ou déséquilibre) d'une fonction de relation avec le monde, fonction et monde procédant d'une même abstraction et rationalisation. Tout un ordre de faits, celui qui répond au cadre clinique des démences, s'y laissait d'ailleurs assez bien résoudre.

C'est le triomphe du génie intuitif propre à l'observation, qu'un Kraepelin, bien que tout engagé dans ces préjugés théoriques, ait pu classer, avec une rigueur à laquelle on n'a guère ajoutée, les espèces cliniques dont l'enigme devait, à travers des approximations souvent bâtarde (dont le public ne retient que des mots de ralliement : schizophrénie, etc.), engendrer le relativisme nouménal inégal des points de vue dits phénoménologiques de la psychiatrie contemporaine.

Ces espèces cliniques ne sont autres que les psychoses proprement dites (les vraies « folies » du vulgaire). Or, les travaux d'inspiration phénoménologique sur ces états mentaux (celui tout récent, par exemple, de Ludwig Binswanger sur l'état dit de « fuite des idées » qu'on observe dans la psychose maniaque-dépressive, ou mon propre travail sur *La Psychose paranoïaque dans son rapport avec la personnalité*) ne détachent pas la réaction locale, et le plus souvent remarquable seulement par quelque discordance pragmatique, qu'on peut y individualiser comme trouble mental, de la totalité de l'expérience vécue du malade, qu'ils tentent de définir dans son originalité. Cette expérience ne peut être comprise que dans la limite d'un effort d'assentiment; elle peut être décrite valablement comme structure cohérente d'une appréhension nouménale immédiate de soi-même et du monde. Seule une méthode analytique d'une très grande rigueur peut permettre une telle description; toute objectivation est en effet éminemment précaire dans un ordre phénoménal qui se manifeste comme antérieur à l'objectivation rationalisante. Les formes explorées de ces structures permettent de les concevoir comme différenciées entre elles par certains hiatus qui permettent de les typifier.

Or, certaines de ces formes de l'expérience vécue, dite morbide, se présentent comme particulièrement fécondes en modes d'expression symboliques, qui sont opératoires dans leur fondement

Il était donc naturel que les psychiatres *at first* would botitw the explanation for mental disorders from institutional analyses and from the convenient scheme of a quantitative deficit (insufficiency or disequilibrium) of a function of relation with the world, function and world proceeding from the same abstraction and rationalization. A whole order of facts, which answers to the clinical framework of insanity, allows itself moreover to be sufficiently resolved.

It is the triumph of the intuitive genius befitting observation, that a Kraepelin, although wholly engaged in these theoretical prejudices, was able to classify, with a rigor to which we have scarcely added, the clinical species whose enigma, through often bastard approximations (of which the public retained only some rallying words: schizophrenia, etc.), had to engender the unequalled noumenal relativism for the so-called phenomenological viewpoints of contemporary psychiatry.

These clinical species are nothing other than psychoses, properly speaking (what the vulgar call "real kooks"). But the phenomenologically inspired labors on these mental states (for example the most recent work of Ludwig Binswanger on the state called "flight of ideas" that one observes in the manic-depressive psychosis, or my own work on *Paranoiac Psychosis in Relation to Personality*) do not leave aside the local reaction, which is the most often remarked only through some pragmatic discordance, specifiable as mental disorder, of the totality of the patient's lived experience, which such work tries to define in its originality. This experience can be grasped only at the limit of an effort at consent; it can be validly described as the coherent structure of an immediate noumenal apprehension of oneself and of the world. Only an analytic method of extreme rigor can permit such a description; all objectification is indeed eminently precarious in a phenomenal order

that manifests itself *as anterior to rationalizing* objectification. The explored forms of these structures allow us to conceive of them as differentiated by certain hiatuses that in turn allow us to typify them.

Now, certain of these forms of lived experience, called morbid, appear to be particularly prolific in modes of symbolic expression, which, as for being *irrational* in their foundation.

n'en sont pas moins pourvus d'une signification intentionnelle eminente et d'une communicabilité tensionnelle très élevée. Elles se rencontrent dans des psychoses que nous avons étudiées particulièrement, en l'occurrence conservant leur étiquette ancienne — et étymologiquement satisfaisante — de « paranoïa ».

Ces psychoses se manifestent cliniquement par un délire de persécution, une évolution chronique spécifique et des réactions criminelles particulières. Faute d'y pouvoir déceler aucun trouble dans le maniement de l'appareil logique et des symboles spatio-temporo-causaux, les auteurs de la lignée classique n'ont pas craint de rapporter paradoxalement tous ces troubles à une hypertrophie de la fonction raisonnante.

Pour nous, nous avons pu montrer non seulement que le monde propre à ces sujets est transformé bien plus dans sa perception que dans son interprétation, mais que cette perception même n'est pas comparable avec l'intuition des objets, propre au civilisé de la moyenne normale. D'une part, en effet, le champ de la perception est empreint chez ces sujets d'un caractère immanent et imminent de « signification personnelle » (symptôme dit « interprétation ») et ce caractère est exclusif de cette neutralité affective de l'objet qu'exige au moins virtuellement la connaissance rationnelle. D'autre part, l'altération, notable chez eux, des intuitions spatio-temporelles modifie la portée de la conviction de réalité (illusions du souvenir, croyances délirantes).

Ces traits fondamentaux de l'expérience vécue paranoïaque l'excluent de la délibération éthico-rationnelle et de toute liberté phénoménologiquement définissable dans la création imaginative.

Or, nous avons étudié méthodiquement les expressions symboliques de leur expérience que donnent ces sujets : ce sont d'une part les thèmes idéiques et les actes significatifs de leur délire, d'autre part les productions plastiques et poétiques dont ils sont très féconds.

Nous avons pu montrer :

I. La signification éminemment humaine de ces symboles, qui n'a d'analogue, quant aux thèmes délirants, que dans les créations mythiques du folklore, et, quant aux sentiments animateurs des fantaisies, n'est souvent pas inégale de l'inspiration des artistes les plus grands (sentiments de la nature, sentiment idyllique et

are not less furnished with an eminent intentional signification and with a very lofty, tensed [*tensionnelle*] communicability. They are found in the psychoses that we have particularly studied, while preserving their old—and etymologically satisfying—label, "paranoia."

These psychoses are manifested clinically by a delirium of persecution, a specific and chronic evolution, and characteristic criminal reactions. Unable to disclose any disorder in the handling of logical apparatus and spatio-temporo-causal symbols, authors in the classic line are not afraid paradoxically to connect all these disorders to an hypertrophy of the reasoning function.

As for us, we have been able to show not only that the world characteristic of these subjects is transformed even more in its perception than in its interpretation, but that this very perception is not comparable with the intuition of objects characteristic of the average civilized person. Indeed, on the one hand the field of perception is stamped for these subjects with a character, both immanent and imminent, of "personal signification" (the symptom called "interpretation"), and this character is exclusive of the affective neutrality of the object that at least virtually demands rational knowledge. On the other hand, the alteration, notable among them, of spatio-temporal intuitions modifies the scope of the conviction of reality (illusions of memory, delirious beliefs).

These fundamental traits of paranoiac lived experience exclude it from ethico-rational deliberation and from all phenomenologically definable liberty in imaginative creation.

But we have methodically studied the symbolic expressions of their experience that these subjects give: on the one hand these are the ideational [*idéiques*] themes and significant acts of their delirium, on the other hand, the plastic and poetic productions of which they are very prolific.

We have been able to show:

1. The eminently human signification of these symbols, which has an analogue, as to the delirious themes, only in the mythic creations of folklore, and, as to the animating feelings of fantasies, is not often unequal to the inspiration of the greatest artists (feelings of nature, idyllic and



utopique de l'humanité, sentiment de revendication antisociale).

1. Nous avons caractérisé dans les symboles une tendance fondamentale que nous avons désignée du terme d'« identification itérative de l'objet »: le & lire se révèle en effet très fécond en fantasmes de répétition cyclique, de multiplication ubiquiste, de retours périodiques sans fin des mêmes événements, en doublets et triplets des mêmes personnages, parfois en hallucinations de doublement de la personne du sujet. Ces intuitions sont manifestement parentes de processus très constants de la création poétique et paraissent l'une des conditions de la typification, créatrice du style.

3. Mais le point le plus remarquable que nous ayons & gage des symboles engendrés par la psychose; c'est que leur valeur de réalité n'est en rien diminuée par la genèse qui les exclut de la communauté mentale de la raison. Les daires, en effet, n'ont besoin d'aucune interprétation pour exprimer par leurs seuls thèmes, et à merveille, ces complexes instinctifs et sociaux que la psychanalyse a la plus grande peine à mettre au jour chez les névrosés. Il est non moins remarquable que les réactions meurtrières de ces malades se produisent très fréquemment en un point névralgique des tensions sociales de l'actualité historique.

Tous ces traits propres à l'expérience vécue paranoïaque laissent une marge de communicabilité humaine, où elle a montré, sous d'autres civilisations, toute sa puissance. Encore ne l'a-t-elle pas perdue sous notre civilisation rationalisante elle-même: on peut affirmer que Rousseau, chez qui le diagnostic de paranoïa typique peut être porté avec la plus grande certitude, doit à son expérience proprement morbide la fascination qu'il exerça sur son siècle par sa personne et par son style. Sachons aussi voir que le geste criminel des paranoïaques émeut parfois si loin la sympathie tragique, que le siècle, pour se défendre, ne sait plus s'il doit le dépouiller de sa valeur humaine ou bien accabler le coupable sous sa responsabilité.

On peut concevoir l'expérience vécue paranoïaque et la conception du monde qu'elle engendre, comme une syntaxe originale; qui contribue à affirmer, par les liens de compréhension qui lui sont propres, la communauté humaine. La connaissance de cette syntaxe nous semble une introduction indispensable à la compréhension des valeurs symboliques de l'art, et tout spécialement aux

utopian feelings of humanity, feelings of antisocial demand).

2. We have characterized in the symbols a fundamental tendency that we have designated by the term, "iterative identification of the object": delirium indeed reveals itself to be very prolific in fantasies of cyclic repetition, of ubiquitous multiplication, of endless periodic returns of the same events, of the same persons doubled or tripled, and sometimes in hallucinations duplicating the subject's person. These intuitions are manifestly akin to very constant processes of poetic creation and seem one of the conditions of typification, which creates style.

3. But the most remarkable point that we have made out in the symbols engendered by psychosis is that their value as reality is in no way diminished by the genesis that excludes them from the mental community of reason. Deliria, indeed, have no need of any interpretation to express, by means of their themes alone, and wonderfully so, these instinctive and social complexes that psychoanalysis has the greatest difficulty bringing to light among neurotics. It is no less remarkable that the murderous reactions of these patients occur quite frequently in a nerve-center of historically real social tensions.

All these traits characteristic of paranoiac lived experience leave it a margin of human communicability, where it has shown, under other civilizations, all its force. Yet hasn't it lost its force under our rationalizing civilization? One can assert that Rousseau, on whom the diagnosis of typical paranoïa can be pronounced with the greatest certitude, owes to his characteristically morbid experience the fascination that he exercised on his age through his person and his style. Let us also bear in mind that the criminal gesture of paranoïacs sometimes stirs up tragic sympathy so much that the age, to defend itself, no longer knows whether to strip such a gesture of its human value or else to crush the guilty under its responsibility.

One can conceive of paranoiac lived experience and the conception of the world that it engenders as an original syntax, which contributes to affirming, through its peculiar links of comprehension, the human community. Knowledge of this syntax seems to us an indispensable introduction to comprehending the symbolic values of art, and especially to the

PREMIERS ECRITS SUR LA PARANOIA

problèmes du style — à savoir des vertus de conviction et de communion humaine qui lui sont propres, non moins qu'aux paradoxes de sa genèse problèmes toujours insolubles à toute anthropologie qui ne sera pas libérée du réalisme naïf de l'objet.

problems of style—namely, to art's virtues of conviction and of human communion, no less than to the paradoxes of its genesis—problems forever insoluble to any anthropology that is not liberated from the naive realism of the object.

## *The Problem of Style*

<sup>2</sup> A very important term in **Lam's** vocabulary, which turns up repeatedly in these articles, and which some leave untranslated. It signifies either a *minécog-ninon* or a misconception of reality, which is tied in with knowledge, since knowledge (which comes with the acquisition of language) is both an ordering of experience and a misconception of it insofar as it intervenes in the child's original connection to fundamental biological and physiological processes; *it* formalizes vital individual experience. [Trans.]

<sup>3</sup> The French word ***objective:llion is*** used in the sense of "objectification" but is also used in psychiatry to signify the mental mechanism by which a patient with chronic delirium interprets his or her hallucinations as realities. [Trans.]

<sup>4</sup> Lacan is fascinated by the dichotomy between experience (lived biological and physiological experience) and representation or symbolism (which includes concepts, law, ideological strictures etc), and this is a theme that dominates his work, especially in the treatment of infantile development. [Trans]

<sup>5</sup> Lacan uses this unusual coinage as a more value-neutral term than "*itlial*." [Trans]

## Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin \*

*A u docteur Georges Dumas, ea respeakeem*

• **On se souvient des** circonstances horribles du massacre du Mans, et de l'émotion que provoqua dans la conscience du public le mystère des motifs des deux meurtrières, les sœurs Christine et Lea Papin. A cette inquiétude, à cet intérêt, une information très ample des faits répondit dans la presse, par l'organe des esprits les plus avertis du journalisme<sup>1</sup>. Nous ne ferons donc que résumer les faits du crime.

Les deux sœurs, vingt-huit et vingt et un ans, sont depuis plusieurs années les servantes d'honorables bourgeois de la petite ville provinciale, un avoué, sa femme et sa fille. Servantes modèles, a-t-on dit, enviables au ménage ; sœurs-mystère aussi, car, si l'on a remarqué que les maîtres semblent avoir **étrangement manqué** de sympathie humaine, rien ne nous permet de dire que l'indifférence hautaine des domestiques n'ait fait que répondre

cette attitude ; d'un groupe à l'autre, « on ne se parlait pas ». Ce silence pourtant ne pouvait être vide, même s'il était obscur aux yeux des acteurs.

Un soir, le 2 février, cette obscurité se matérialise par le fait d'une banale panne de l'éclairage électrique. C'est une maladresse des sœurs qui l'a provoquée, et les patronnes absentes ont déjà montré, lors de moindres propos, des humeurs vives. Qu'ont manifesté la mère et la fille, lorsqu'à leur retour elles ont découvert

• *Paru initialement dans Is n° 3 de la revue le Minotaure, décembre 1935. 1. Cf. les reportages de Jérôme et de Jean Tharaud dans Paris-Soir des 29 et 30 septembre et du 8 octobre 1933.*

## Motives of Paranoiac Crime: The Crime of the Papin Sisters

*To doctor Georges Dumas,  
in respectful friendship*

*We recall the horrible circumstances of the massacre at Le Mans, and the emotion provoked in the public consciousness by the mysterious motives of the two murderers, the sisters Christine and Lea Papin. The press, through the most informed minds of journalism,<sup>2</sup> responded to this anxiety and interest with an amply factual investigation. So we need only have the facts of the crime summed up.*

The two sisters, twenty-eight and twenty-one years old,<sup>3</sup> were for several years the servants of honorable bourgeois in the little provincial town, a solicitor, his wife and daughter. Model servants, it was said, enviable houseworkers; mystery-servants too, for if one observes that the masters seem strangely to have lacked human sympathy, we can only reply that the haughty indifference of the domestics was but a response to this attitude; "one doesn't speak to the other." Yet this silence could not be empty, even if it was obscure in the eyes of the actors.

One evening, February 2, this obscurity materialized through a banal power failure. A blunder on the sisters' part caused it, and the absent mistresses had already displayed hot tempers on lesser occasions. What did the mother and daughter display when they returned and discovered

<sup>1</sup> This article first appeared in 14 *Minotamee* 1-4 (Dec. 1933) and was reprinted in *De La Psychologie Paranoïaque dans le Rapport avec la Paranoïa* suivi de *Premiers essais sur la Paranoïa*. Editions de Scull, 1975.

le mince desastre? Les dires de Christine ont **varie sur ce point**. Quoi qu'il en soit, le drame se declenche tres vite, ct sur la forme de l'attaque it est difficile d'admettre une autre version que celle qu'ont donnee les **sœurs, a savoir qu'elle** fut soudaine, simultanee, port& d'emblee au paroxysme de la fureur : chacune s'empare d'une adversaire, lui arrache vivante les yeux des orbites, fait inoui, a-t-on dit, dans les annales du crime, et l'assomme. Pais,

l'aide de ce qui se trouve a leur portie, marteau, pichet d'etain, couteau de cuisine, elles s'acharnent sur les corps de leurs victimes, leur ecrasent la face, et, devoilant leur sexe, taillaient profondement les cuisses et les fesses de rune, pour souiller de ce sang celles de l'autres. Elles lavent ensuite les instruments de ces rites atroces, se purifient elles-mêmes, et se couchent dans le meme lit. « En voila du propre I » Telle est la formule qu'elles echantent et qui semble dormir le ton du degrisement, vide de toute emotion, qui succede chez elles a l'orgie sanglante.

Au juge, cles ne donneront de leur acte aucun motif comprehensible, aucune haine, aucun grief contre leurs victimes; leur seul souci paraltra de partager entierement la responsabilite du crime. A trois medecins experts, elles apparaitront sans aucun signe de ni de demence, sans aucun trouble actuel psychique ni physique, et force leur sera d'enregistrer ce fait.

Dans les antecedents du crime, des donnees trop imprecises, semble-t-il, pour qu'on puisse en tenir compte : une demarche embrouillee des sceurs aupres du maire pour obtenir l'emanicipation de la plus jeune, un secretaire general qui les **a** trouvees « piquees », un commissaire central qui temoigne les avoir tenues pour « persecutees ». Il y a aussi l'attachement singulier qui les unissait, leur immunité a tout autre interet, les fours de conge qu'elles passent ensemble et dans leur chambre. Mais s'est-on inquiete jusque-la de ces etrangetes? On omet encore un pere alcoolique, brutal, qui, dit-on, a viole une de ses filles, et le précoce abandon de leur education.

Ce n'est qu'apres cinq mois de prison que Christine, isolee de sa scour, presente une crise d'agitation tres violente, avec hallucinations terrifiantes. Au tours d'une autre crise, elle tente de s'arracher les yeux, certes en vain, mais non sans se loser. L'agitation furieuse necessite cettc fois ('application de la camisole

the little disaster?

Christine's statements varied on this point. However it may be, the drama unfolded very quickly, and it *is* difficult to avouch a version of the attack other than the one given by the sisters, that it was sudden. simultaneous, carried at once to a paroxysm of rage: each seized an adversary, tore her eyes from their sockets (a deed unheard of, it was said, in the annals of crime), and brained her, Next, with the aid of what could be found within reach, hammer, tin pitcher, kitchen knife, they assailed the bodies of their victims, bashing their faces, baring their genitals, and deeply slashing the thighs and buttocks of one in order to soil with blood the members of the other. Then they washed the instruments of these atrocious rites, cleansed themselves, and retired to the same bed. "That's a clean job of it!" (*"En voila du propre"*). Such is the phrase they exchanged, which seemed to restore to them a sober tone, empty of all emotion, after the bloody orgy,

They gave the court no comprehensible motive for their act, no hatred, no grievance against their victims; their sole concern was to share entirely the responsibility for the crime. They appeared to three medical experts to have no sign of delirium, nor of insanity, nor any real psychic or physical disorder, a fact which perforce had to be recorded.

As to the antecedents of the crime, it seems, the data is too imprecise to be taken into consideration; then there is a muddled attempt by the sisters to obtain through the mayor the freedom of the youngest, a general secretary who found them "cracked," and a central commissioner who testified that he considered them "persecuted." There is also the singular attachment that united them, their immunity to all other interests, the days off that they passed together and in their room. But have we been disquieted too much by these eccentricities? Yet we omit an alcoholic and brutal father, who, they say, raped one of his daughters, and the premature abandonment of their education.

After only five months of prison, Christine, isolated from her sister, exhibited a very violent fit of agitation, with terrifying hallucinations. In the course of another fit, she tried to tear out her eyes, in vain but not without injuring them. This time the furious fit necessitated the use of a straitjacket: she



de force; elk sc livre a *des* exhibitions erotiques, puis apparaissent des symptOmes de melancolie : depression, refus d'aliments, auto-accusation, actes expiatoires d'un caractere repugnant; dans la suite, a plusicurs reprises, elle tient des propos a signification delirante. Disons que la declaration de Christine d'avoir simule tel de ces etats, ne peut aucunement etre tenue pour la clef reelle de leur nature : *le* sentiment de jeu y **est** frequemment eprouve par le sujet, sans que son comportement en soit moms typiquement morbide.

Le 30 septembre, les sceurs sont condamnees par lc jury. Christine, entendant qu'elle aura la tete tranchee sur la place du Mans, recoit cette nouvelle a genoux.

Cependant les caracteres du crime, les troubles de Christine dans la prison, les etrangetes de la vie des sceurs, avaient convaincu la majorite des psychiatres de Pirresponsabilite des meurtrieres.

Devant le refus d'une contre-expertise, lc docteur Logre, dont on connait la personnalite hautement qualifiee, crut pouvoir temoigner a la barre pour leur defense. Fut-ce la regle de rigueur inherente au clinicien magistral ou la prudence imposee par des circonstances qui le mettaient en posture d'avocat? Le docteur Logre avanca non pas une, mais plusieurs hypotheses, sur rano-malie mentale presumee des sceurs : idees de persecution, perversion sexuelle, epilepsie ou hystero-epilepsie. Si nous croyons pouvoir formuler unc solution plus univoque du probleme, nous voulons d'abord en rendre hommage a son autorite, non seulement parce qu'elle nous couvre du reproche de porter un diagnostic sans avoir examine nous-merne les malades, mais parce qu'elle a sanctionne de formules particulierement heureuses certains faits tres delicats a isoler, et pourtant, nous allons le voir, essentiels a la demonstration de notre these.

II est une entite morbide, la paranoia, qui, malgre les fortunes diverses qu'elle a subies avec revolution de la psychiatrie, repond en gros aux traits classiques suivants : a) un &lire intellectuel qui varie ses themes des idees de grandeur aux idees de persecution; b) des reactions agressives, ties frequemment meurtrieres; c) une evolution chronique.

Deux conceptions s'opposaient jusqu'ici sur la structure de

indulged in erotic exhibitions, and then symptoms of melancholy appeared: depression, refusal to eat, self-accusation, expiatory acts of a repugnant character, afterwards, she had several recurrences of delirious discourse. Christine's declaration that she simulated such states can in no way be taken as the real key to her nature: this playfulness was frequently evinced by the subject, without her behavior being less typically morbid.

On September 30 the sisters were condemned by the jury. Christine, hearing that she would have her head cut off in the square at Le Mans, received the news on her knees.

Yet the characteristics of the crime, Christine's disorders in prison, and the eccentric lives of the sisters convinced the majority of psychiatrists of the murderesses' lack of responsibility.

In the face of a counter-expert's refusal, Doctor Logre, whom people knew to be a highly qualified person, felt able to testify at the bar in their defense. Was it the principle of rigor inherent in a magisterial clinician or the discretion imposed by the circumstances that placed him in the role of advocate? Doctor Logre advanced not one but several hypotheses on the presumed mental abnormality of the sisters: notions of persecution, sexual perversion, epilepsy or hystero-epilepsy. If we feel capable of formulating a more univocal solution to the problem, we want first to render homage to his authority, not only because it covers us with reproach for making a diagnosis without having ourselves examined the patients, but because it has sanctioned with particularly happy phrases certain facts that are very tricky to isolate, and nevertheless essential, as we will see, to the demonstration of our thesis.

Paranoia is a morbid entity which, despite the diverse fortunes it has undergone with the evolution of psychiatry, answers on the whole to the following classic traits: a) a mental delirium that varies its themes from ideas of grandeur to ideas of persecution; b) aggressive reactions, very frequently murderous; c) a chronic evolution.

So far two conceptions are opposed as to the

cette psychose : l'une la tient pour le développement d'une n constitution » morbide, c'est-i-dire d'un vice congenital du caractere; l'autre en designe les phenomenes elementaires dans des troubles momentanes de la perception, qu'on qualifie d'interpretatifs cause de leur analogie apparente avec l'interpretation normale; le dare est ici considers comme un effort rationnel du sujet pour expliquer ces experiences, et l'acte criminel comme une reaction passionnelle dont les motifs sont dorm& par la conviction delirante.

Bien que les phenomenes dits elementaires aient une existence beaucoup plus cerraine que la constitution pretendue paranolaque, on volt facilement l'insuffisance de ces deux conceptions, et nous avons tents d'en fonder une nouvelle sur une observation plus conforme au comportement du malade 1.

Nous avons reconnu ainsi comme primordiak, tant clans les Elements que dans l'ensemble du claire et dans ses reactions, l'influence des relations sociales incidentes a chacun de ces trois ordres de phenomenes ; et nous avons admis comme explicative des faits de la psychose la notion dynamique des *tensions sotiales*, dont l'etat d'equilibre ou de rupture definit normalement dans l'individu la personnalite.

La pulsion agressive, qui se resout dans le meurtre, apparait ainsi comme l'affection qui sert de base a la psychose. On pout la dire inconsciente, ce qui signifie que le contenu intentionnel qui la traduit dans la conscience ne peut se manifester sans un compromis avec les exigences sociales integrees par le sujet, c'est-i-dire sans un camouflage de motifs, qui est precisement tout le &lire.

Mais cote pulsion est empreinte en elle-meme de relativite sociale : elk a toujours l'intentionnalite d'un crime, presque constamment celle d'une vengeance, souvent le sens d'une punition, c'est-i-dire d'une sanction issue des ideaux sociaux, parfois enfin elle s'identifie a l'acte acheve de la moralite, elle a la port& d'une expiation (autopunition). Les caracteres objectifs du meurtre, son electivite quant a la victime, son efficacite meurtriere, ses modes de declenchement et d'execution varient de facon continue avec ces degres de la signification humainc de la pulsion fondamen-

structure of this psychosis: one holds it to be the ' developmenkof a morbid "constitution," that is to say) a congenital character flaw; the other designates elementary phenomena in the momentary disorders of perception, which we style "interpretative" because of their apparent analogy with normal interpretation; delirium is considered here as a rational effort of the subject to explicate its experiences, and the criminal act, as-a passionate reaction the motives of which are given with delirious conviction.<sup>5</sup>

Although the so-called elementary phenomena have a much more certain existence than the alleged paranoiac constitution, we can easily see the insufficiency of these two conceptions, and we have tried to found a new one upon an observation more consistent with the behavior of the patient-6

We have thus recognized, as much in the elements as in the ensemble of delirium and in its reactions, the primordial influence of incidental social relations on each of these three, orders of phenomena; and we have granted *as* an explanation of the facts of psychosis the dynamic notion of *social tensions*, whose state of equilibrium or of rupture normally defines the individual's personality.

The aggressive drive, which resolves itself in murder, thus appears to be the malady that serves as the foundation of psychosis. We can call the drive unconscious, signifying that the intentional content which translates it into the conscious mind cannot manifest itself without a compromise with the social demands integrated by the subject, that is to say, without a camouflage of motives, which is quite precisely delirium.

But this drive is itself stamped with social relativity: it always has a criminal intentionality, almost always that of vengeance; often the sense of a punishment, that is to say, of a sanction sprung from social ideas: and sometimes at last it identifies itself in the finished act of morality, having the import of an expiation (self-punishment). The objective characteristics of murder, its electivity<sup>7</sup> as to the victim, its murderous efficiency, its modes of inducement and execution vary continuously with the degrees of human signification of the fundamental drive. These

<sup>6</sup> *On Paranoiac Psychosis in Relation to Personality, 1932"*

talc. Ce sont ces mêmes degrés qui commandent la réaction de la société à regard du crime paranoïaque, réaction ambivalente, double forme, qui fait la contagion émotionnelle de ce crime et les exigences punitives de l'opinion.

Tel est ce crime des sœurs Papin, par l'émotion qu'il soulève et qui & passe son horreur, par sa valeur d'image atroce, mais symbolique jusqu'en ses plus hideux détails : les métaphores les plus usées de la haine : « Je lui arracherais les yeux » reçoivent leur exécution littérale. La conscience populaire révèle le sens qu'elle donne à cette haine en appliquant ici le maximum de la peine, comme la loi antique au crime des esclaves. Peut-être, nous le verrons, se trompe-t-elle ainsi sur le sens réel de l'acte. Mais observons, à l'usage de ceux qu'épouvante la voie psychologique et nous engageons l'étude de la responsabilité, que l'adage « comprendre, c'est pardonner » est soumis aux limites de chaque communauté humaine et que, hors de ces limites, comprendre (ou croire comprendre), c'est condamner.

Le contenu intellectuel du délire nous apparaît, nous l'avons dit, comme une superstructure à la fois justificative et négatrice de la pulsion criminelle. Nous le concevons donc comme soumis aux variations de cette pulsion, à la chute qui résulte par exemple de son assouvissement : dans le cas princeps du type particulier de paranoïa que nous avons décrit (*le cas Aimée*), le délire s'évanouit avec la réalisation des buts de l'acte. Nous ne nous étonnerons pas qu'il en ait été de même pendant les premiers mois qui ont suivi le crime des sœurs. Les défauts corrélatifs des descriptions et des explications classiques, ont longtemps fait méconnaître l'existence, pourtant capitale, de telles variations, en affirmant la stabilité des formes paranoïaques, alors qu'il n'y a que constance de structure : cette conception conduit les experts à des conclusions erronées, et explique leur embarras en présence de nombreux crimes paranoïaques, et leur sentiment de la réalité se fait jour malgré leurs doctrines, mais n'engendre chez eux que l'incertitude.

Chez les sœurs Papin, nous devons tenir la seule trace d'une formulation d'idées délirantes antérieure au crime, pour un complément du tableau clinique : si l'on sait qu'on la trouve, dans le témoignage du commissaire central de la ville principalement. Son

same degrees command the reaction of society in regard to paranoiac crime, an ambivalent reaction in dual form, which produces the emotional contagion of the crime and the punitive demands of public opinion.

Such is the crime of the Papin sisters, through the emotion that it excites and that exceeds its horror, and through its value as an atrocious but symbolic image, even in its most hideous details: the most commonplace metaphors of hatred—"I'll tear her eyes out"—receive their literal execution. Popular thinking reveals the meaning that it gives to this hatred by applying here the maximum penalty, like antique law regarding the crime of slaves. Perhaps then we will see that it is mistaken about the real meaning of the act. But let's observe, in the habit of those frightened by the psychological course we embark upon in the study of responsibility, that the adage, "to understand is to forgive," is subject to the limits of each human community and that outside of these limits, to understand (or to think one understands) is to condemn.

The intellectual content of delirium appears to us, as we have said, to be a superstructure that at the same time justifies and repudiates the criminal drive. We conceive of it then as being subject to variations of this drive, as for example in the drop that results from its gratification: in the original case of the particular type of paranoïa that we have described (*the Aimée case*),<sup>9</sup> the delirium vanished when the aim of the action was accomplished. We should not wonder that things occurred likewise during the first months that followed the sisters' crime. The correlative defects of classical descriptions and explanations have long failed to recognize [*meconnaître*]<sup>10</sup> the existence, however essential, of such variations, while affirming the stability of paranoïac deliria, whereas there is only constancy of structure: this conception leads the experts to erroneous conclusions, and explains their embarrassment in the presence of numerous paranoïac crimes, where their sense of reality comes to light despite their doctrines, but engenders nothing in them but uncertainty.

As for the Papin sisters, we must grasp the only trace of a formulation of delirious ideas prior to the crime for a complement to the clinical picture: if only we knew we could find it, principally in the testimony of the central commissioner of the village. His

imprecision ne saurait aucunement le faire rejeter : tout psychiatre connaît l'ambiance trAs spéciale qu'évoque trAs souvent on ne sait quelle stéréotypie des propos de ces malades, avant même qu'ils s'explicitent en formules délirantes. Que quelqu'un ait seulement une fois expérimenté cette impression, et l'on ne saurait tenir pour négligeable le fait qu'il la reconnaisse. Or, les fonctions de triage des centres de la police donnent l'habitude de cette expérience,

Dans la prison, plusieurs thèmes délirants s'expriment chez Christine. Nous qualifions ainsi non seulement des symptômes typiques du Mire, tel que celui de la méconnaissance systématique de la réalité (Christine demande comment se portent ses deux victimes et déclare qu'elle les croit revenues dans un autre corps), mais aussi les croyances plus ambiguës qui se traduisent dans des propos comme celui-ci : « Je crois bien que dans une autre vie, je devais être le marl de ma sœur. » On peut en effet reconnaître

en ces propos des contenus trAs typiques de *dares classes*. II est en outre constant de rencontrer une certaine ambivalence dans toute croyance délirante, depuis les formes les plus tranquillement affirmatives des délires fantastiques (où le sujet reconnaît pourtant une « double réalité ») jusqu'aux formes interrogatives des délires dits de supposition, où toute affirmation de la réalité lui est suspecte.

L'analyse, dans notre cas, de ces contenus et de ces formes, nous permettrait de préciser la place des deux sœurs dans la classification naturelle des délires. Elles ne se rangeraient pas dans cette forme très limitée de paranoïa que, par la voie de telles corrélations formelles, nous avons isolée dans notre travail. Probablement même sortiraient-elles des cadres génériques de la paranoïa pour entrer dans celui des paraphrénies, que le génie de Kraepelin isole comme des formes immédiatement contiguës. Cette précision du diagnostic, dans l'état chaotique de notre information, serait pourtant très précaire. Au reste, elle serait peu utile à notre étude des motifs du crime, puisque, nous l'avons indiqué dans notre travail, les formes de *paranoïa* et les formes délirantes voisines restent unies par une communauté de structure qui justifie l'application des mêmes méthodes d'analyse.

vagueness can in no way disqualify his testimony: every psychiatrist knows the very special atmosphere that is so often evoked by whatever stereotypic<sup>1</sup> discourse these patients utter, even before they express themselves in delirious phrases. Let someone test this impression just once, and it would be impossible for him to disregard the fact that he recognizes it. But then, the booking and interrogation that goes on at police stations habituates one to this experience.

In prison Christine expressed several delirious themes. Thus we name not only the typical symptoms of delirium, such as the systematic misconstruction [*miconnaissance*] of reality (Christine asked how her two victims were and declared that she believed they had returned in another body), but also the more ambiguous beliefs that translate into statements like this one: "I really think that in another life I must have been my sister's husband." One can indeed recognize in these statements the very typical contents of classified deliria. Moreover, one constantly encounters a certain ambivalence in every delirious belief, from the most calmly affirmative forms of fantastic deliria (where the subject still recognizes a "double reality") to interrogative forms of so-called conjectural deliria, where every assertion about reality is suspect.

Analysis, in our case, of these contents and forms would permit us to specify the sisters' place in the natural classification of deliria. They would not be classed in the very limited form of paranoïa that, by means of such formal correlations, we have isolated in our work. They would probably even deviate from the generic frameworks of paranoïa and enter into that of paraphrenia,<sup>12</sup> which the genius of Kraepelin isolated as immediately contiguous forms. This precise diagnosis, in light of the chaotic state of our information, would still be precarious. Furthermore, it would be of little use to our study of the crime's motives, since as we indicated in our work the forms of *paranoïa* and the adjoining forms of deliria remain united by a structural affinity that justifies the application of the same analytic methods.

What is certain is that the forms of psychosis in

les deux sœurs sinon identiques, du moins étroitement corrélatives. On a entendu au cours des débats l'affirmation étonnante qu'il était impossible que deux êtres fussent frappés ensemble de la même folie, ou plutôt qu'ils ne le fussent simultanément. C'est une affirmation complètement fautive. Les *délires à deux* sont parmi les formes les plus anciennement reconnues des psychoses. Les observations montrent qu'ils se produisent électivement entre proches parents, père et fils, mère et fille, frères ou sœurs. Disons que leur mécanisme relève dans certains cas de la suggestion contingente exercée par un sujet délirant actif sur un sujet débile passif. Nous allons voir que notre conception de la paranoïa en donne une notion toute différente et explique de façon plus satisfaisante le parallélisme criminel des deux sœurs.

La pulsion meurtrière que nous concevons comme la base de la paranoïa ne serait en effet qu'une abstraction peu satisfaisante, si elle ne se trouvait contrôlée par une série d'anomalies corrélatives des instincts socialisés, et si l'état actuel de nos connaissances sur l'évolution de la personnalité ne nous permettait de considérer ces anomalies pulsionnelles comme contemporaines dans leur genèse. Homosexualité, perversion sado-masochiste, tels sont les troubles instinctifs dont seuls les psychanalystes avaient su, dans ce cas, déceler l'existence et dont nous avons tenté de montrer dans notre travail la signification génétique. Il faut avouer que les sœurs paraissent apporter à ces corrélations une confirmation qu'on pourrait dire grossière : le sadisme est évident dans les manœuvres exécutées sur les victimes, et quelle signification ne prennent pas, à la lumière de ces données, l'affection exclusive des deux sœurs, le mystère de leur vie, les étrangetés de leur cohabitation, leur rapprochement peureux dans un même lit et le crime?

Notre expérience précise de ces malades nous fait hésiter pour tout dire devant l'affirmation, que d'aucuns franchissent, de la réalité de relations sexuelles entre les sœurs. C'est pourquoi nous sommes reconnaissant au docteur Logre de la subtilité du terme de « couple psychologique », ou l'on mesure sa réserve en ce problème. Les psychanalystes eux-mêmes, quand ils font dériver la paranoïa de l'homosexualité, qualifient cette homosexualité d'inconsciente, de « larvée ». Cette tendance homosexuelle ne s'exprimerait que par une négation éperdue d'elle-même, qui fonderait la conviction

que les deux sœurs sont, si ce n'est identiques, au moins étroitement corrélatives. Nous avons entendu au cours des débats l'étonnante affirmation que deux êtres ne pouvaient être frappés ensemble de la même folie, ou plutôt qu'ils ne le fussent simultanément. Cette affirmation est complètement fautive. Un délire à deux (*délires à deux*) est parmi les formes les plus anciennement reconnues des psychoses. Les observations montrent qu'ils sont électivement liés à des relations étroites, père et fils, mère et fille, frères et sœurs. Leur mécanisme dépend dans certains cas de l'influence contingente exercée par un sujet délirant actif sur un sujet passif. Nous allons voir que notre conception de la paranoïa confère une notion toute différente et explique de façon plus satisfaisante le parallélisme criminel des deux sœurs.

Le drive meurtrier que nous considérons comme la base de la paranoïa ne serait en effet qu'une abstraction à peine satisfaisante, si elle n'était contrôlée par une série d'anomalies corrélatives des instincts socialisés, et si l'état actuel de nos connaissances sur l'évolution de la personnalité ne nous permettait de considérer ces anomalies pulsionnelles comme contemporaines dans leur genèse. L'homosexualité, la perversion sado-masochiste, etc., sont des troubles instinctifs dont seuls les psychanalystes ont su, dans ce cas, déceler l'existence et dont nous avons tenté de montrer dans notre travail la signification génétique. Il faut avouer que les sœurs paraissent apporter à ces corrélations une confirmation qu'on pourrait dire grossière : le sadisme est évident dans les manœuvres exécutées sur les victimes; et quelle signification ne prennent pas, à la lumière de ces données, l'affection exclusive des deux sœurs, le mystère de leur vie, les étrangetés de leur cohabitation, et leur rapprochement peureux dans un même lit et le crime?

Notre expérience précise de ces malades nous fait hésiter pour tout dire devant l'affirmation, que d'aucuns franchissent, de la réalité de relations sexuelles entre les sœurs. C'est pourquoi nous sommes reconnaissant au docteur Logre de la subtilité du terme, "couple psychologique," par lequel nous mesurons sa réserve en ce problème. Les psychanalystes eux-mêmes, quand ils font dériver la paranoïa de l'homosexualité, qualifient cette homosexualité d'inconsciente, de "larvée". Cette tendance homosexuelle ne s'exprimerait que par une négation éperdue d'elle-même, qui fonderait la conviction



d'être persecute et designerait l'hre aime dans le persecuteur. Mais qu'est cette tendance singuliere qui, si proche ainsi de sa revelation la plus evidente, en resterait toujours separee par un obstacle singulierement transparent?

Freud, dans un article admirable <sup>3</sup>, sans nous donner la clef de ce paradoxe, nous fournit tous les elements pour la trouver. nous montre en effet que, lorsqu'aux premiers stades maintenant reconnus de la sexualite infantile s'opere la reduction forcee ,de l'hostilite primitive entre les freres, une anormale inversion peut se produire de cette hostilite en desir, et que ce mecanisme engendre un type special d'homosexuels chez qui predominent les instincts et activites sociales. En fait, ce mecanisme est constant : cette fixation amoureuse est la condition primordiale de la premiere integration aux tendances instinctives de ce que nous appelons les *tensions sociales*. Integration douloureuse, ob. déjà se marquent les premieres exigences sacrificielles que la societe ne cessera plus jamais d'exercer sur ses membres : tel est son lien avec cette intentionnalite personnelle de la souffrance infligee, qui constitue le sadisme. Cette integration se fait cependant selon la loi de moindre resistance par une fixation affective tres proche encore du moi solipsiste, fixation qui merite d'être dite narcissique et of l'objet choisi est le plus semblable au sujet : telle est la raison de son caractere homosexuel. Mais cette fixation devra etre &pass& pour aboutir a une moralite socialement efficace. Les belles etudes de Piaget nous ont montre le progres qui s'effectue depuis *egocentrisme* naif des premieres participations aux regles du jeu moral jusqu'a l'objectivite cooperative d'une conscience idealement achevee.

Chez nos malades, cette evolution ne &pass& pas son premier stade, et les causes d'un tel arrêt peuvent être d'origines tres differentes, les unes organiques (tares hereditaires), les autres psychologiques : la psychanalyse infantile. On sait que son acte semble n'avoir pas etc absent de la vie des sceurs.

A vrai dire, bien avant que nous ayons fait ces rapprochements theoriques, l'observation prolongee de cas multiples de *paranoia*, avec le complement de minutieuses enquetes sociales, nous avait

3. S. Freud, « De quelques mecanismes nevrotiques dans la jalousie, la paranoia et l'homosexualité », trad. Jacques Lacan, in *RFVUI fralifaise cis A/ychialialvs*, 1932, n° 3, p. 391-401.

conviction of being persecuted and designate the loved one in the persecutor. But what is this singular tendency that, so close to its most conspicuous relation, would remain forever cut off by a singularly transparent obstacle?

Freud, in an admirable article,<sup>17</sup> without giving us the key to this paradox, furnishes us with all the clues needed to find it. He shows in effect that, when in the first stages of infantile sexuality that we now recognize, the forced abatement of primitive hostility between brothers is brought about, an abnormal inversion can occur from this hostility in desire, and that this mechanism engenders a special type of homosexual in whom social instincts and activities predominate.<sup>18</sup> In fact, this mechanism is constant: *this* amorous fixation is the primordial condition of the first integration of what we call *social tensions with* instinctive tendencies. It is a sorrowful integration, on which are stamped already the first sacrificial demands that society will never cease to exact from its members: such is its link with the personal intentionality to inflict suffering, which constitutes sadism. This integration occurs, however, according to the law of least resistance through an emotional fixation quite close to the solipsistic self, a fixation meriting the term narcissistic, wherein the object-choice is most similar to the subject: such is the reason for its homosexual character. But one must go beyond this fixation in order to arrive at a socially effective morality. Piaget's beautiful studies have shown us the progress made from the naive *egocentrism* of one's early participation in the rules of the moral game to the cooperative objectivity of an ideally achieved conscience.

As for our patients, they did not evolve beyond the first stage, and the causes of such an arrest can be of very different origins, some organic (hereditary taints), others psychological—infantile psychoanalysis. Its action seems not to have been absent from the sisters' life.

Truth to tell, well before we made these theoretical comparisons, the prolonged observation of multiple cases of *paranoia* complemented by minute social inquiries had

<sup>17</sup> S. Freud, « Quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoia et l'homosexualité », trad. Jacques Léon, in *Revue française de Psychanalyse*, 1932, no. 3, p. 391-401. [Loan]

conduit A considerer la structure des *paranoia* et des dares voisins comme entierement dominee par le sort de *ce* complexe fraternel. L'instance majeure en est eclatante dans les observations que nous avons publiees. L'ambivalence affective envers la sceur ainee dirige tout le comportement *autopunitif* de notre « cas Aimee ».

Si, au cours de son &lire, Aimee transfere sur plusieurs têtes successives les accusations de sa haine amoureuse, c'est par un effort pour se liberer de sa fixation premiere, mais cet effort est avorte : chacune des persecutrices n'est vraiment rien d'autre qu'une nouvelle image, toujours toute prisonniere du narcissisme, de cette sceur dont notre malade a fait son ideal. Nous comprenons maintenant quel est l'obstacle de verre qui fait qu'elle ne peut jamais savoir, encore qu'elle le crie, que toutes ces persecutrices, elle les aime : elles ne sont que des images.

Le « mal d'être deux » dont souffrent ces malades ne les libere qu'a peine du mal de Narcisse. Passion mortelle et qui finit par se donner la mort. Aimee frappe Petre brillant qu'elle bait justement parce qu'elle represente l'ideal qu'elle a de soi. Ce besoin d'auto-punition, cet enorme sentiment de culpabilite se lit aussi dans les actes des Papin, ne serait-ce que dans l'agenouillement de Christine au denouement. Mais, il semble qu'entre elks les sceurs ne pouvaient meme prendre la distance qu'il faut pour se meurtrir. Vraies Ames siamoises, elles forment un monde A jamais clos; A lire leurs depositions apres le crime, dit le docteur Logre, « on croit lire double ». Avec les seuls moyens de leur Hot, elles doivent resoudre leur enigme, l'enigme humaine du sexe.

faut avoir pate une oreille attentive aux etranges declarations de tels malades pour savoir les folies que leur conscience enchain& peut echafauder sur l'enigme du phallus et de la castration feminine. On salt alors reconnaitre dans les aveux timides du sujet dit normal les croyances qu'il tait, et qu'il croit taire parce qu'il les juge pueriles, alors qu'il se tait parce que sans le savoir it y adhere encore.

Le propos de Christine : e Je crois bien que dans une autre vie, je devrais etre le marl de ma sceur », est reproduit chez nos malades par maints themes fantastiques qu'il suifit d'ecouter, pour obtenir. Quel long chemin de torture elle a cha parcourir avant que l'experience desesper& du crime la dechire de son autre soi-merne, et

*paranoia* and adjacent deliria as entirely dominated by the fate of this fraternal complex: Its considerable agency is striking in the observations that we have published. The emotional ambivalence toward the older sister commands all the self-punitive behavior of our "Aim& case." If in the course of her delirium Aimde poured accusations of her loving hatred upon several heads in succession, it was through an effort to free herself from her first fixation, though this effort was aborted: each of the persecutors was really nothing other than a new image, always a mere prisoner of Aim6e's narcissism, of this sister whom our patient had made her ideal. Now we understand what the glass obstacle was that prevented her forever from knowing that she loved all these persecutors, although she cried out that she did: they *were* only images.

The "malady of being two" *mal d'être deux*) from which these patients suffered hardly freed them from the malady of Narcissus. It is a mortal passion

which ends in death. Aim6e struck the bright creature whom she hated just because that being represented the ideal she had of herself. The need for self-punishment, the enormous feeling of guilt can also be read in the deeds of the Papin sisters, were it only in Christine's kneeling at the final denouement. But it seems that between them the sisters could not even cover the distance necessary to bruise themselves. True siamese twins in spirit [*limes siamoises*], they formed a world forever closed; reading their dispositions after the crime, Doctor Logre said, "one would think one were seeing double." With only the resources of their islet, they had to resolve their enigma, the human enigma of sex.

One must have lent an attentive ear to the strange declarations of such patients to know the follies that their shackled conscience can build upon the enigma of the phallus and of female castration. So one discerns in the timid confessions of the so-called normal subject the beliefs that he suppresses, and that he thinks he suppresses because he judges them to be childish, whereas he is quiet because he clings unknowingly to them still.

Christine's statement—"I really think that in another life I must have been my sister's husband"—is reproduced in our patients by many fantastic themes which one has only to heed in order to take in. What a long torturous road she had to travel before the desperate experience of the crime tore her from her other

PREMIERS ECRITS SUR LA PARANOIA

qu'elle puisse, apres sa premiere crise de &lire hallucinatoire,  
elle croit voir sa sceur morte, morte sans doute de ce coup, crier  
devant le juge qui les confronte, les mots de la passion dessillee :  
« Oui, dis oui. »

Au soir fatidique, dans Panxiete d'une punition imminent;  
les sours mélent a l'image de leurs mattresses le mirage de leur  
mal. C'est leur detresse qu'elles detestent dans *le* couple qu'elles  
entraiment dans un atroce quadrille. Elles arrachent les yeux  
comme chatraient les Bacchantes. La curiosite sacrilege qui fait  
l'angoisse de l'homme depuis le fonds des ages, c'esc elle qui les  
anime quand elles desirent leurs victimes, quand elles traquent  
dans leurs blessures beantes ce que Christine plus tard devant le  
juge, devait appeler dans son innocence, « le mystere de la vie ».

self, and she could, after her first crisis of hallucina-  
tory delirium, when she thought she saw her sister  
dead, dead doubtless from that blow, cry before the  
court who confronted them the words of unbridled  
*fdessilMe]*<sup>19</sup> passion: "Yes, say yes."

That fateful evening, under anxiety of an immi-  
nent punishment, the sisters mingled the mirage of  
their illness with the image of their mistresses. They  
detested the distress of the couple whom they carried  
away in an atrocious quadrille. They tore out their  
eyes *as* Bacchantes castrate their victims. The sacri-  
legious curiosity which from the beginning of time  
has anguished man moved them in their desire for the  
victims and in their attempt to track down in the dead  
women's gaping wounds what Christine in her inno-  
cence later described to the court as "the mystery of  
life."

## The Papin Sisters

<sup>3</sup> Lacan fails to clarify that Christine is the older and Lea the younger sister. [Trans.]

<sup>4</sup> This exclamation—richly ironic end punning (as is the case with much of Lacan's own language in this article), particularly in the use of *propre* in its connotations of "propriety" and "cleanliness"—is often used in reaction to scandal, a mixture of "Wouldn't you know!" with "There's decency for you!" (Trans.)

<sup>5</sup> Loam here is able to pun on the different meanings of "conviction," in the sense of being convinced' of something, and of convicting oneself of a crime. Frans.'

<sup>7</sup> Lacan borrows this term *telectivitel* from biology, where it is used to signify the property of certain substances to fix themselves in one cellular element rather than another. [Trans.]

<sup>11</sup> This adage is commonly attributed (in various forms the best known of which is "*Tou comprendre, c'est tou pardonner-*) to Mine. de Stael. assns.]

<sup>9</sup> This case is treated in Lacan's thesis, *On Paranoiac Psychosis in Relation to Personality*. For a brief summary and analysis of this case, see Catherine Clement, *The Lives and Legends of Jacques Lacan*, trans. Arthur Goldhammer (NY: Columbia University Press, 1983): 74-75. (Trans.)

<sup>10</sup> See note 2 in the previous article for an explanation of the significance of this term. [Trans.]

<sup>11</sup> The term *stireoriepie* is used in medical and psychological jargon to signify a tendency to preserve the same attitude or to repeat the same movement or words. [Trans.]

<sup>12</sup> *Paraphrinie* is used in psychiatry to denote a chronic delirium resting on mechanisms of tabulation. (Trans.)

<sup>13</sup> Lacan uses the term, *illectivvermeni*, which means "by natural affinity" in chemistry and biology. (Trans.)

<sup>14</sup> The available English translations of Freud translate *srieb* as "instinct," even though "drive" is more accurate. The French word, *pulsion*, carries over this meaning, but since we do not have an adjectival form for "drive" I have reverted to the use of the word, "instinctual." [Trans.]

<sup>15</sup> The text, **both** in the original *Minotawe* article and in the reprinted version in *&Idiom de Scud*, is garbled here. (Trans.)

<sup>16</sup> The term "*larvle*" is used medically to denote a malady that manifests itself, by atypical or attenuated symptoms, in the guise of another. [Trans.]

<sup>17</sup> "Certain Neurotic Mechanisms in Jealousy, Paranoia and Homosexuality" may be found in English in Freud's *Collected Papers*. vol. trans. Joan Riviere. NY: Basic Books, 1959: 232-243. See pages 241-243 for Freud's argument concerning "a new mechanism leading to homosexual object-choice" (241). Freud argues that the intense "jealousy derived from the mother-complex" and directed against fraternal rivals is repressed and transformed, under the influence of training and the state of powerlessness in which the child finds itself, "so that the rivals of the earlier period become the first homosexual love-object," (242). Freud contrasts this with the development of persecutory paranoia, where the love-object becomes the persecutor, rather than the other way around. Furthermore, this new mechanism is an exaggeration of the process whereby social instincts are born in the individual: there is first ungratified hostility and jealousy, and then affection and social identification which occur in "reaction-formations" against the repressed aggression. Freud states that it is "well known that a good number of homosexual persons is [*sic*] distinguished by a special development of the social instincts and by a devotion to the interests of the community" (243). Thus he is tempted to distinguish between men for whom other men are viewed as rivals and those men for whom the community of men represents a pool of potential love-objects. Keeping in mind that the community also includes potential rivals for homosexual lovers as well, and that this explanation is purely speculative, Freud still argues that "the fact that the homosexual object-choice not rarely proceeds from an early conquest of the rivalry in regard to men cannot be unimportant for the connection between homosexuality and social feeling" (243). [Trans.]

<sup>19</sup> This term is also used in the phrase, "*dasiller let yeses,*" to **open one's** eyes, an important connotation here. [Trans.]